

JOURNAL
DES
DEMOISELLES



SOIXANTE-CINQUIÈME ANNÉE



PARIS

14, RUE DROUOT, 14

1897

TABLE

DU SOIXANTE-CINQUIÈME VOLUME

INSTRUCTION		Pages	Pages	
<i>Les Femmes dans la guerre de Vendée</i> , par A. Chevalier.....	1, 21 et	41	<i>Hortense de Beauharnais</i> , par C. d'Arjuzon.....	265
<i>Les Artisans-poètes</i> , par Ch. Rozan.....	61 et	81	<i>Renée Orlis</i> , par H. Ardel.....	265
<i>La Vierge de Nanterre</i> , par Charles de Vitis.....	101, 121 et	141	<i>La Conquête du bonheur</i> , par Champol.....	265
<i>Souvenirs de Savoie, le Bourget, Autour du lac</i> , par Jacques de la Faye.....	161, 181 et	200	<i>Le prince Alex</i> , par M ^{me} de Bouard.....	265
<i>Fêtes nationales et religieuses aux Etats-Unis</i> , par Th. Bentzon.....	201 et	241	<i>Adoptée</i> , par Mary Floran.....	265
<i>La Dentelle en France</i> , par H. Derviau.....	261 et	281	<i>Vers le pôle</i> , par Fr. Nansen, traduit par Ch. Rabat.....	345
<i>Le Château de Coucy</i> , par G. de Lamiraudie.....	301 et	321	<i>Le Journal d'un Bourgeois de Paris</i> , par Ed. Biré.....	345
<i>Memling</i> , par L. Combier.....	341	341	<i>Le Mariage de Gabrielle</i> , par Dan. Lesueur.....	345
<i>La Vie en Chine</i> , par M. Dronsart.....	361, 381 et	401	<i>Dans la brume</i> , par Léon de Tinseau.....	345
<i>Les Jeunes filles sous Louis XIV</i> , par Ch. Foley.....	421, 441 et	461	<i>Brigandes</i> , par A. Godard.....	345
			<i>La Vocation de Soledad</i> , par Cat.....	345
BIBLIOGRAPHIE			<i>Rebelles et soumises</i> , par M. Damad.....	345
par A. Chevalier			<i>Stéphanette</i> , par René Bazin.....	345
<i>Face au drapeau et Clovis Dardentor</i> , par Jules Verne.....	6	6	<i>Cœurs naïfs</i> , par M. Luguet.....	345
<i>La Rose blanche</i> , adapté par Th. Bentzon.....	6	6	<i>L'Anneau de César</i> , par A. Rambaud.....	345
<i>Ma Sœur Thérèse</i> , par Pierre Perrault.....	6	6	<i>Le Sphinx des glaces</i> , par Jules Verne.....	345
<i>Les Aventures de Charlot</i> , par A. de Bréhat.....	6	6	<i>Olga Nylander</i> , par A. Aylicson.....	426
<i>Le Petit Jean</i> , par Dupuis de Saint-André.....	6	6	<i>Odette</i> , par M. Maryan.....	426
<i>Mots historiques</i> , par Trogan.....	6	6	<i>Le Roman de l'ouvrière</i> , par Ch. de Vitis.....	426
<i>France, son histoire</i> , par Montorgueil.....	6	6	<i>Le Vœu d'André</i> , par Champol.....	426
<i>Jeanne d'Arc</i> , illustrée par Boutet de Monvel.....	6	6	<i>Cruelle méprise</i> , par Paul Guet.....	426
<i>La Tunisie</i> , par Gaston Vuillier.....	6	6	<i>Au Sortir du Couvent</i> , par Cat.....	426
<i>Fables de la Fontaine</i> , illustrées par Vimar.....	6	6	<i>Herbe folle</i> , par Clary d'Enilec.....	426
<i>L'Armée en France et à l'étranger</i> , par le Commandant Picard.....	7	7	<i>Mon dernier livre</i> , par M ^{lle} Fleuriot.....	426
<i>La Marine d'autrefois</i> , par G. Contesse.....	7	7	<i>Lettres aux affligés</i> , par l'abbé Bolo.....	426
<i>Les Coins de Paris</i> , par L. Claretie.....	7	7	<i>Les dernières étapes de la vie chrétienne</i> , par l'abbé Bolo.....	426
<i>Contes de l'épée</i> , par Henri de Brisay.....	7	7	ÉDUCATION	
<i>Pour la patrie</i> , par P. Verdun.....	7	7	<i>CONSEILS</i> , par M. Maryan.....	65, 144, 225, 305, 385 et
<i>Stéphanette</i> , par René Bazin.....	7	7	<i>Toujours et partout</i> , par Jean-Marie.....	8, 26, 47, 67, 85, 105, 125, 147, 165, 186, 205, 226, 245 et
<i>Petit ange</i> , par Pierre Maël.....	7	7	<i>Chemin montant</i> , par M.-A. Alhix.....	14, 31, 53, 73, 91, 112, 131, 153, 172, 193, 211, 232 et
<i>Fleur de France</i> , par Pierre Maël.....	7	7	<i>La Marquise Sabine</i> , par Mathilde Aigueperse.....	271, 285, 306, 326, 346, 365, 386, 405, 427 et
<i>Les Grandes voyageuses</i> , par M ^{me} Dronsart.....	7	7	<i>En Jouant</i> , par Marie T.....	292, 313, 333, 352 et
<i>L'Histoire de l'Enfant Jésus</i> , par l'abbé H. Bolo.....	7	7	<i>La Confession d'Odette</i> , par G. de la Ferté.....	394
<i>La Guerre de 1870</i> , par le Général Niox.....	7	7	<i>Le Mariage de Charley</i> , par Marianic du Rocher.....	412, 432 et
<i>M^{me} Craven</i> , par Mrs Bishop.....	104	104	<i>Rêve d'aïeule</i> , par Henriette Bezançon.....	473
<i>Une Famille vendéenne</i> , par Boutellier de Saint-André.....	104	104	POÉSIES	
<i>Une Fille de France; la Bienheureuse Jehanne</i> , par M ^{me} de Flavigny.....	104	104	<i>La Ronde</i> , par M ^{me} Daudet.....	20
<i>Mémoires de la Comtesse Potocka</i>	104	104	<i>Nuit de neige</i> , par Guy de Maupassant.....	36
<i>Mémoires de M^{me} de La Fayette</i> , par M ^{me} Carrette.....	104	104	<i>Paysage</i> , par Henri de Bornier.....	52
<i>Journal d'une élève de Port-Royal</i>	104	104	<i>Que faire?</i> par Edmond d'Ingrande.....	66
<i>Souvenirs d'une Bleue</i>	104	104	<i>Ce que dit le vent</i> , par Jean Rameau.....	90
<i>L'Esprit souffle où il veut</i> , par Jean de la Brète.....	104	104	<i>Sagesse</i> , par Paul Verlaine.....	111
<i>En province</i> , par René Bazin.....	104	104	<i>Petites-filles et Grands-papas</i> , par Elie Ducom-mun.....	124
<i>La Tragédie du Calvaire</i> , par l'abbé Bolo.....	104	104	<i>La Croisée</i> , par Lucien Paté.....	146
<i>La Résurrection</i> , par l'abbé Bolo.....	104	185	<i>Primeurs</i> , par Alexandre Piédagnel.....	171
<i>L'Irlande et O'Connell</i> , par Jacques de la Faye.....	185	185	<i>Souvenirs fanés</i> , par Laurent Pichat.....	191
<i>Désirée Clans</i> , par M ^{me} d'Armaillé.....	185	185	<i>Le Retour</i> , par André Lemoyne.....	216
<i>Amis des Saints</i> , par M. d'Héricault.....	185	185	<i>Le Jardin</i> , par E. Pailleron.....	231
<i>Ame vaillante</i> , par A. Aylicson.....	185	185	<i>Nuit d'été</i> , par Sylvane de Kerhalvé.....	244
<i>Scrupule</i> , par la baronne de Baulny.....	185	185	<i>Pleur de grève</i> , par Marie Leray.....	277
<i>En tous pays</i> , par la comtesse Olga.....	185	185	<i>La Source</i> , par Edouard Pailleron.....	291
<i>Maitre Beaujouan</i> , par M. d'Harcourt.....	185	185	<i>Le Soir</i> , par Paul Bourget.....	312
<i>Jean de Nivelle</i> , par la vicomtesse de Pitray.....	185	185	<i>La Rencontre</i> , par Claude Alitte.....	357
<i>L'Enfant d'adoption</i> , par F. de Nocé.....	185	185	<i>La Jeune Fille</i> , par Charles de Pomairols.....	376
<i>Fleurs de la première communion</i> , par l'abbé Loth.....	185	265	<i>Tableau de la Visitation</i> , par Marie Suttin.....	397
<i>Mémoires de M^{me} de Chastenay</i>	265	265	<i>Vision parisienne</i> , par Lucie Delarue.....	411
<i>Sainte Clotilde</i> , par God Kurth.....	265	265	<i>L'Horizon</i> , par Charles de Pomairols.....	437
<i>Le Royaume de la rue Saint-Honoré</i> , par Pierre de Ségur.....	265	265	<i>Petits Bretons</i> , par Emile Blandel.....	456

Par Madame Marie Lassaveur

<i>Le Journal des Demoiselles</i> , devenu bi-mensuel. — Un Souhait réalisé. — <i>Don Juan</i> à l'Opéra-Comique. — Opéra : Concerts dominicaux et <i>L'Etoile</i> qui va paraître. — A vol d'oiseau : Un peu de tout.....	37
Théâtres lyriques : Opéra : Nouveautés imminentes. — Concerts dominicaux. — Opéra-Comique : La Grippe et les prochaines reprises. — Scènes lyriques minuscules. — Grands Concerts.....	58
Théâtres lyriques : Opéra : L'Attente de <i>Messidor</i> . — Concerts dominicaux. — Opéra-Comique : <i>Kermaria</i> . — Grands Concerts. — Auditions rétrospectives et nouveautés.....	97
Théâtres lyriques : Opéra : <i>Messidor</i> . — Opéra-Comique. — Concerts. — Matinées. — Nouvelles et nouveautés.....	137
Grand-Théâtre de Lyon : <i>Vendée!</i> drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème de Ch. Foley et Brissot, musique de Pierné. — Une heure de musique ancienne.....	177
La lettre de Saint-Saëns et <i>Le Vaisseau Fantôme</i> à l'Opéra-Comique. — Grands et petits concerts. — Opéra : <i>Tamagno</i> , <i>Otello</i> et <i>L'Etoile</i> . — Nouvelles de l'Opéra-Comique. — Grands et petits concerts. — Nouveautés de choix.....	217
Théâtres lyriques : <i>Le Vaisseau Fantôme</i> à l'Opéra-Comique. — Opéra : <i>L'Etoile</i> . — Concerts. Nouveautés de choix.....	257
Théâtres lyriques : Opéra. — Nouvelles de l'Opéra-Comique. — Conférences. — Concerts : derniers échos. — Nouvelles. — Nouveautés.....	297
Les Concours du Conservatoire. — Nouvelles. — Musique de choix.....	337
Retours et adieux. — Théâtres lyriques : Nouvelles de l'Opéra. — Opéra-Comique : Ouverture et études. — Petits théâtres et nouvelles. — Musique de choix.....	377
Théâtres lyriques. — M. Colonne : Ses grands concerts du Châtelet et ses matinées du jeudi. — M. Saint-Saëns en Belgique. — De Bruxelles en Russie et de Saint-Petersbourg à Londres — Nouvelles. — Musique de choix.....	417
Théâtres lyriques : Opéra : <i>Les Maîtres Chanteurs</i> . — Opéra-Comique : <i>Le Spahi</i> . — Grands concerts. — Nouvelles et nouveautés.....	455

CAUSERIE DE QUINZAINE

Par C. de Lamiraudie. 19, 59, 99, 139, 179, 219, 259, 299, 339, 379, 419 et 457
Par Edmée. 38, 78, 118, 158, 198, 238, 278, 318, 358, 398, 438, et 475

Brandade de morue.....	159
Grenadins de bœuf (accommodage d'un faux-filet)	197
Recette pour enlever la rouille sur les objets d'acier. — Sauce ravigote chaude.....	256
Filet de bœuf mariné à la poivrade.....	279
Pudding aux confitures.....	296
Soupe à la Namur. — Crêpes du mardi-gras (pages intercalaires).....	16
Moules marinières. — Utilisation des restes (pages intercalaires).....	20
Foie de veau à la russe.....	36
Entremets aux cerises. — Artichauts à la Bourbon (pages intercalaires).....	44
Pyramide aux cerises (entremets) (pages intercalaires).....	48
Mastic pour raccommoder (pages intercalaires).....	64
Confiture de restes de citrons (pages intercalaires)	72
Recette d'une préparation pour noircir les bois (pages intercalaires).....	80
Entremets rapide : Omelette aux confitures (pages intercalaires).....	96

CURIOSITÉS HISTORIQUES, ANECDOTES, ETC.

79, 136, 176 et 256

PENSÉES ET MAXIMES

25, 140, 180, 204, 300, 319, 340, 359, 416 et 474

MISCELLANÉES

40, 80, 120, 160, 200, 240, 280, 320, 360, 400 et 472

CONCOURS DE DEVINETTES

Réponses aux questions du Concours du *Journal des Demoiselles*. (Concours de 1896) Numéro du 1^{er} mars 1897 : encartage sur papier rose.

Concours de devinettes proposé aux abonnées du *Journal des Demoiselles*. (Concours de 1897). Numéro du 15 décembre 1897 : encartage sur papier rose.

MUSIQUE

15 MAI. — *La Leçon de Pierre*.
15 DÉCEMBRE. — *Les petits Sabots*.

ANNEXES DIVERSES

1^{er} JANVIER. — Gravure de modes coloriée 5127. — Etoffes imprimées (pochette). — Première partie du Calendrier. — Premier Album de travaux.

15 JANVIER. — Siège et bras du fauteuil dont le dossier a été donné le 1^{er} décembre 1896. — Deuxième partie du calendrier.

1^{er} FÉVRIER. — Gravure coloriée de travestissements 5120. — Rideau de vitrage, broderie de galon sur tulle grec. — Deuxième Album de travaux.

15 FÉVRIER. — Gravure de modes coloriée 5131. — Deux menus.

1^{er} MARS. — Une gravure de modes coloriée 5132. — Troisième Album de travaux. — Deux menus.

15 MARS. — Deux alphabets pour combinaisons d'initiales. — Deux menus.

1^{er} AVRIL. — Grande planche de confections graverie noire 5136. — Quatrième Album de travaux. — Imitation d'aquarelle (Chardonnerets).

15 AVRIL. — Gravure de chapeaux coloriée 5137. — Etoile et bandeau d'autel. — Initiales.

1^{er} MAI. — Gravure de modes coloriée 5139. — Cinquième Album de travaux. — Bourse de bénédiction.

15 MAI. — Gravure de modes coloriée 5140. — Musique : *La Leçon de Pierre*.

1^{er} JUIN. — Gravure coloriée 5143. — Sixième Album de travaux. — Reproduction du Salon.

15 JUIN. — Impression sur étoffe : Cadre à photographie. — Trois alphabets pour lingerie.

1^{er} JUILLET. — Gravure de modes coloriée 5145. — Septième Album de travaux. — Reproduction du Salon.

15 JUILLET. — Monologue : *Trente minutes d'arrêt*. — Feuille de broderie : Aube. — Garniture de drap. — Travaux divers.

1^{er} AOUT. — Gravure de modes coloriées 5147. — Huitième Album de travaux. — Modèle d'aquarelle : *Rosignols de muraille*.

15 AOUT. — Alphabet fleuri, point de croix, pour drap et taie d'oreiller. — Monologue : *Laquelle des deux?*

1^{er} SEPTEMBRE. — Gravure de modes coloriée 5149. — Neuvième Album de travaux. — Abat-jour colorié.

15 SEPTEMBRE. — Grande planche de tapisseries par signes et de travaux. — Abat-jour à colorier.

1^{er} OCTOBRE. — Gravure noire 5151 bis: Confection d'hiver. — Gravure coloriée de chapeaux 5151. — Dixième Album de travaux.

15 OCTOBRE. — Tapisserie coloriée: Bande pour rideaux et portières.

1^{er} NOVEMBRE. — Gravure de modes coloriée 5153. — Grande feuille de travaux d'étrennes. — Onzième Album de travaux.

15 NOVEMBRE. — Tapisserie coloriée: Chasuble.

1^{er} DÉCEMBRE. — Gravure de modes coloriée 5156. — Alphabet pour drap plumetis fleuri. — Douzième Album de travaux.

15 DÉCEMBRE. — Tapisserie coloriée: Fauteuil. — Musique.

FEUILLES DE PATRONS ET BRODERIES

TOUS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — Corsage-corselet. — Fichu-plastron. — Tablier. — Initiales.

FÉVRIER. — Travestissements: Corselet, fillette. — Corsage-pêcheuse, jeune fille. — Couvre-maillot.

MARS. — Patron découpé: Jupe.

AVRIL. — Collet. — Veste. — Paletot-sac. — Corsage, première communiant. — Robe princesse à corselet.

MAI. — Costume, fillette de 8 à 9 ans. — Corsage à revers. — Corsage fermant de côté. — Initiales.

JUIN. — Patron découpé: Figaro-visite.

JUILLET. — Costume de bain de mer. — Collet pour voyage.

AOUT. — Patron découpé: Jaquette-tailleur.

SEPTEMBRE. — Chemise de nuit. — Cache-corset. — Chemise de bébé. — Chemise de jour. — Pantalon. — Gilet. — Initiales.

OCTOBRE. — Redingote. — Costume de cycliste. — Mantelet-visite.

NOVEMBRE. — Patron découpé: Jaquette-moscovite.

DÉCEMBRE. — Corsage-blouse. — Douillette pour enfant. — Initiales. — Robe de chambre.

Annexes Supplémentaires de l'ÉDITION VERTE

ANNEXES DIVERSES

15 JANVIER. — Gravure de modes coloriée 5128. — Gravure de travaux d'art coloriée 5129.

15 FÉVRIER. — Figurine de modes coloriée 5132. — Album de travaux de quatre pages.

15 MARS. — Figurine de modes coloriée 5134. — Gravure coloriée de travaux d'art 5135.

15 AVRIL. — Figurine de modes coloriée 5138. — Album de travaux de quatre pages.

15 MAI. — Figurine de modes coloriée 5141. — Gravure coloriée 5142. — Objets de modes de fantaisie.

15 JUIN. — Figurine de modes coloriée 5144. — Album de travaux de quatre pages.

15 JUILLET. — Figurine de modes coloriée 5146. — Deux dessous de compotier soleil, granité imprimé.

15 AOUT. — Figurine de modes coloriée 5148. — Album de travaux de quatre pages.

15 SEPTEMBRE. — Figurine de modes coloriée 5150. — Deux dessous de ravier granité imprimé.

15 OCTOBRE. — Figurine coloriée 5152. — Album de travaux de quatre pages.

15 NOVEMBRE. — Figurine de modes coloriée 5154. — Gravure coloriée 5155: Service à thé.

15 DÉCEMBRE. — Figurine de modes coloriée 5157. — Album de travaux de quatre pages.

FEUILLES DE PATRONS ET BRODERIES

TOUS DE GRANDEUR NATURELLE

15 JANVIER. — Feuille de patrons et de broderies — (Côté des patrons): Corsage avec ceinture. — Corselet. — Poche à ouvrage et porte-photographie. — (Côté des broderies).

15 FÉVRIER. — Patron découpé: Corsage. — Robe de bal.

15 MARS. — Feuille de patrons et de broderies — (Patrons): Paletot-sac. — Corbeille à ouvrages. — Corsage, robe de dessous, enfant de 5 ans. — (Broderies).

15 AVRIL. — Patron découpé: Corsage.

15 MAI. — Feuille de patrons et de broderies. — (Patrons): Blouse-matinée. — (Broderies): Passe-corridor pour bébé. — Boléro, broderie de jais. — Broderie anglaise: Jupon et pantalon.

15 JUIN. — Patrons découpés: Redingote de voyage. — Col mobile.

15 JUILLET. — Feuille de patrons et broderies. — (Patrons): Chemise décolletée en carré. — Veste

cycliste. — Broderie: Encadrement de tapis. — Garniture chemise (broderie anglaise). — Bande broderie Richelieu. — Corbeille à œufs. — Feston pour lingerie.

15 AOUT. — Deux patrons découpés: Chemise pour petit garçon de 5 ans. — Blouse pour Boléro.

15 SEPTEMBRE. — Feuille de patrons et broderies. — (Patrons): cuirasse Jeanne d'Arc. — Veste Louis XV. — (Broderies): Dessous de compotier, napperon encadrement en lacet dentelle. — Bonnet enfant, Broderie Richelieu. — Couverture de berceau. — Feston, taie d'oreiller.

15 OCTOBRE. — Patrons découpés: Jupe. — Manche avec volants en forme.

15 NOVEMBRE. — Feuille de patrons et broderies. — (Patrons): Jaquette blousée. — Corsage à col soutaché. — (Broderies): Col et parement soutachés pour corsage.

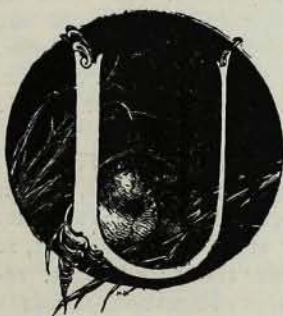
15 DÉCEMBRE. — Patron découpé. — Corsage à guimpe avec blouse.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.



Les Femmes dans la guerre de Vendée

I



Un beau tableau de J. Le Blant a représenté Henri de la Rochejacquelein chargeant, l'épée haute, à la tête de ses paysans. La svelte forme, le visage enthousiaste du général de vingt ans contrastent violemment avec les figures sauvages des hommes qui le suivent : on dirait l'incarnation même de cette guerre vendéenne.

La Vendée ! Ce nom résonne, en effet, dans notre histoire, comme un écho d'épopée héroïque ! Lutte tragique et sombre de paysans à la dure cervelle, aux cœurs de chêne, qui, dans ce bouleversement de tout un monde, ne comprennent qu'une chose : la fidélité au passé. « Guerre de géants », a dit Napoléon, guerre étrange, plus qu'aucune autre douloureuse, puisqu'elle fit massacrer des Français par des Français ; où toute une population soulevée entraîne les chefs qu'elle se donne ; où chaque soldat improvisé, après le « rassemblement » et la bataille, retourne, sans qu'on puisse le retenir, embrasser sa famille et moissonner son champ ; où les colonnes « s'égaillent » dans les chemins creux, à l'abri des haies de grands arbres qui ont valu son nom au « Bocage », et disparaissent, ennemi insaisissable, dans les champs de genêt ; où un bataillon s'arrête au milieu d'une charge, pour tomber à genoux devant un calvaire, et repart au pas de course ; où les capitaines de paroisses, menant au feu leurs gars sans uniformes, armés de faux et de bâtons ferrés, plantent à leur chapeau de laboureur le panache blanc d'Henri IV ; où, sous les ordres du voiturier Cathelineau, du garde-chasse Stofflet, une véritable fraternité confond, dans les rangs de l'Armée Royale, paysans et gentilshommes.

En cette guerre, qui n'a pas d'analogue dans l'histoire, les femmes ont eu leur rôle, rôle souvent forcé, car c'est l'incendie, le pillage de leurs demeures qui les jette à la suite des combattants. Quelques-unes, par exception, furent guerrières et amazones, mais toutes s'y montrèrent auxiliaires dévouées jusqu'à la mort, et supportèrent vaillamment des souffrances et des dangers qu'on hésite à retracer, tant la monotonie en est douloureuse ; plusieurs intervinrent comme intermédiaires de paix et disputèrent des victimes aux bourreaux.

Parmi elles, toutes les classes sont représentées : grandes dames, comme Mme de Lescure, habituées des fêtes de Versailles ; châtelaines de province, vivant au milieu de leurs métayers, dans cette familiarité patriarcale qui nouait des liens très forts entre maîtres et serviteurs ; religieuses que la Révolution a chassées de leurs cloîtres ; pieuses bourgeoises de petites villes, qui cachent des prêtres ou vont entendre la messe dans les bois ; paysannes enfin — celles-là furent sublimes — qui recueillent les fuyards dans leurs fermes, ne leur refusent jamais asile et bravent, avec un sang-froid inouï, les visites domiciliaires, alors qu'une *brigande*, déguisée en servante, file sous le manteau de leur cheminée.

Dans cette guerre qui embrasa trois provinces, les Bretonnes ont un rôle surtout passif; plus timides, rarement maîtresses au logis, elles y demeurent jusqu'à ce qu'on vienne les en arracher pour mourir, et trouvent alors dans leurs cœurs résignés la force des premières martyres chrétiennes. Ainsi Perrine Cottureau, la sœur du célèbre partisan Jean Chouan, soutenant au pied de l'échafaud sa blonde cadette Renée, toute jeune et défaillante, meurt en criant : « Vive Dieu ! Vive notre frère Jean Chouan ! » Mais la Vendéenne aux yeux noirs, a écrit Michelet, « pense » et veut plus que l'homme, qui passe ses jours « nées entre deux haies, derrière ses bœufs ». Elle-même attachera le sacré-cœur sur la poitrine de son mari, décrochera le fusil de la muraille et, lorsque toutes les cloches de l'Anjou et du Poitou, du haut de six cents clochers, entonneront le tocsin, pour appeler aux armes, mêlées au mugissement sinistre des cornets à bouquins, remplissant les villes de terreur, les femmes seront prêtes à porter de hameau en hameau, de ferme en ferme, le mot d'ordre et l'indication du rendez-vous. C'est une sœur grise qui va humblement; une fermière trottant, son panier au bras, dans l'inextricable labyrinthe de « voyettes » qui coupe ce pays, alors couvert de taillis et de landes; une dame à cheval qui saute les haies. Elles passent inaperçues, et le message arrive.

Au début, il était défendu aux femmes de suivre cette armée sans vivandières et sans ambulances. Là où elle devait passer, on voyait se masser dans les chemins verts les coiffes blanches, les longues capes noires, les ailes de dentelle des bonnets angevins. Chacune attendait en *chapelettant* (disant le chapelet), avec sa corbeille pleine pour le frère ou le mari. Et de loin, à travers la campagne muette, s'approchait graduellement un sourd murmure pareil au bruit des vagues de la mer. C'était l'armée paysanne, dont les *Ave Maria*, scandant la marche, se répétaient de rangs en rangs, faisant écho aux prières des femmes. Ils arrivaient graves, à l'abri de la bannière blanche, taillée par Mme de Lescure dans un morceau de sa robe de noces et brodée des armes de France. Le grotesque des costumes, la cavalerie aux harnais de cordes, le désordre des rangs, les écharpes et les panaches mêlés aux blouses et aux chapeaux ronds, disparaissaient confondus dans ce défilé solennel, donnant une impression presque religieuse. Au retour d'une bataille, les femmes attendaient encore pour recueillir les blessés, les cacher, en prendre soin, bien qu'à ce dévouement elles risquassent leurs têtes.

Seul, Charette permit à des femmes de se mêler à son armée bruyante, levée parmi les farouches et sauvages contrebandiers du Marais. Les jolies Maraichines, aussi hardies que leurs voisins du Bocage étaient réservées et fières, firent le coup de feu auprès des grandes dames en amazone qui,

la carabine en main, commandaient des escadrons recrutés par elles : Mme de Fief, aide de camp improvisé, accourant avertir Charette de l'attaque de Challans; Mmes de la Rochefoucauld, de Bauge-lie. D'autres, comme Mlle Hamelin, se chargeaient des correspondances et traversaient sans frayeur les postes républicains. Bien des années après, dans les chaumières vendéennes, de belles vieilles disaient orgueilleusement avoir « suivi M. de Charette ».

Mais lorsqu'après les premiers soulèvements, un décret de la Convention jeta sur la Vendée les Colonnes infernales du général Turreau, avec l'ordre de tout incendier, il fallut bien que les femmes, les vieillards, les enfants se réfugiasent où ils purent, et cette seconde armée, alourdissant et encombrant l'armée combattante, s'abrita néanmoins sous sa protection. Obligées de fuir leurs châteaux, les épouses et les filles des gentils-hommes vendéens ne savaient que devenir; à cheval, en charrette, dans des véhicules quelconques, elles s'éloignaient aussi peu que possible de ceux dont la vie était leur vie, s'habituèrent à entendre gronder le canon, à voir la bataille, à dormir en plein air ou dans une masure abandonnée, souvent sans nourriture. Plus tard, les jeunes filles d'alors, douairières aux cheveux blancs, purent dire avec vérité, à leurs petits-fils, qu'elles avaient « fait la grande guerre ». Montant au besoin la garde, elles insufflaient leur énergie aux combattants.

À la bataille de Torfou, les femmes de Tiffauges, « qui priaient Dieu à quelque distance », voyant plier leurs hommes, déconcertés par les savantes manœuvres de Kléber et de ses Mayençais, se jetèrent devant eux en leur criant : « Lâches, retournez vous battre, ou nous y allons nous-mêmes ! » Cet arrêt permit l'arrivée des Angevins au secours de Charette et la bataille fut gagnée. Les traits semblables ne se comptent pas, depuis cette humble fille de chambre qui, à Dol, saisissait un fusil et clamait : « Au feu, les Poitevines ! » jusqu'à cette belle comtesse de Bruc, toujours à cheval à côté de son mari, et qui, séparée de lui à la seconde bataille de Cholet, au milieu d'une incompréhensible panique, sautait un large fossé pour se mettre en travers de la route, et ordonnait vainement aux fuyards de la suivre à l'ennemi, avant de périr, quelques jours après, en soldat, sabrée par un hussard dans une charge.

Plus souvent encore, demeurant dans leur rôle, les femmes vendéennes s'opposèrent aux sanglantes vengeances des paysans, empêchèrent les tueries de prisonniers ou revinrent, la nuit, donner à leurs morts, avec une prière, l'asile d'une tombe creusée à la hâte, sur laquelle plus d'une fut tuée par les Bleus.

On ferait un volume, — le mot a été dit par Tercier, un prisonnier de Quiberon que les dames de Vannes aidèrent à s'évader, — avec les traits de

dévouement, d'intrépidité féminine, à cette époque. Il semble, au reste, que toutes les âmes y soient montées à un diapason extraordinaire; une fièvre d'héroïsme règne, comme aussi cette étrange fureur qui est le caractère des guerres civiles. Depuis les premiers soulèvements et à chaque étape de cette lutte qui roule la grande armée des trois Vendées d'Angers à Nantes, la ramène au Bocage et la pousse enfin au delà de la Loire, jusqu'à la mer, pour revenir s'écraser au Mans et à Savenay, des silhouettes de femmes surgissent, qu'on voudrait fixer au passage. Mais c'est comme une houle mouvante, où beaucoup ne se détachent que par un mot, un trait fugitif, d'autant que leur destin est uniforme, les unes aux prisons de Carrier, les autres réfugiées dans les fermes, réduites, par la misère, ainsi que pour se cacher, aux métiers les plus humbles, bergères ou servantes, trahies par leur maladresse, se coupant les doigts avec leurs faucilles quand il faut *métiver* (moissonner), cuisinières d'abord détestables, puis se formant si bien qu'à l'amnistie leurs maîtres sont désolés de les perdre, gardant comme M^{me} d'Autichamps les vaches d'un administrateur républicain, brave homme qui en pleura lorsqu'il l'apprit, ou vendant de la bière, comme M^{me} Desmottiers, dans un cabaret de grande route, pendant que son mari casse des pierres non loin de là. Il y a aussi cette figure charmante de la petite de Rechignevoisin, une fillette de douze ans que Marigny a reçue de sa mère mourante, qu'il a emportée sur son cheval, à travers la bataille et fait dormir sur l'affût d'un canon. Lui qu'on dépeint comme si âpre et si dur s'est pris l'âme à cette adoption; il craint pour l'enfant et, après Savenay, la confie à un paysan, qu'il accable de menaces terribles. On l'appelle Rosette; elle garde les moutons et, vive, jolie, intrépide, défend son troupeau et son chien contre les Bleus qu'elle interpelle en patois breton. Le fils de ses hôtes, un soldat républicain, arrive avec ses camarades; le père lui dit: « C'est ta sœur qui est là! » Il n'a pas de sœur et se tait généreusement.

Déguisé en marchand de volailles, Marigny revit une seule fois sa protégée, dont le souvenir lui revint, peut-être, lorsqu'il tomba, hélas! sous des balles vendéennes.

II

L'histoire de la guerre de Vendée a été écrite surtout par des femmes; elles seules étaient spectatrices, les hommes avaient assez à faire de combattre et de mourir.

Plusieurs, rendues à la vie normale, alors que les épreuves passées se transformaient en cauchemar lointain, voulurent en fixer le souvenir, et les archives des familles de l'Ouest possèdent presque toutes de ces Mémoires de femmes, dont

ceux de M^{me} de La Rochejacquelein sont les plus connus. Publiés environ vingt ans après les événements, grâce au zèle de M. de Barante, ils vinrent à l'heure voulue pour obtenir un succès qu'ils ont conservé. Aujourd'hui, avec assez de motifs, on accuse l'auteur de partialité et d'inexactitudes, d'avoir amoindri les autres chefs vendéens pour faire la part plus belle aux deux hommes de cœur dont elle porta le nom. Il semble que Lescure, du moins, le « Saint du Poitou », n'en avait pas besoin. Très jeune, très vive, M^{me} de la Rochejacquelein a pu, en effet, se laisser entraîner par son esprit et son imagination, mais il n'est presque personne qui ne connaisse ce récit brillant où revit la Vendée en armes, et nous craindriens, en lui donnant place ici, de faire relire à nos lectrices ce qu'elles ont lu bien des fois. A elles d'évoquer la figure de cette femme de vingt ans, brusquement transplantée, au lendemain d'un mariage d'amour, de Paris à ce château de Clisson, dont les ruines fières conservent un des plus lugubres souvenirs de la Vendée, puis entraînée avec son mari dans le flot de la prise d'armes, à la fois vaillante et peureuse, toute de premier mouvement, courant à cheval faire sonner le tocsin et haranguer les paysans; saisie, ensuite, au bruit du canon, d'une frayeur folle. Qui n'a lu son dramatique récit du passage de la Loire et partagé ses angoisses, pendant que sa voiture suit celle où agonise son mari? Sa mère, M^{me} de Donnissan, avec plus de sang-froid et des sensations plus profondes, est liée à elle d'une façon inséparable, de même que rien ne put séparer cette mère et cette fille à travers les dangers de leur vie de paysannes, errant d'une ferme à l'autre, ni plus tard, dans la paix retrouvée et jusqu'à la fin de leurs vies.

La veuve du « Saint de l'Anjou », M^{me} de Bonchamps, a écrit, elle aussi, d'intéressants Mémoires beaucoup moins connus, qui furent revus et publiés, sous la Restauration, par M^{me} de Genlis.

Anne-Marguerite de Scépeaux, orpheline, sortit du couvent de Bellechasse pour être mariée, en 1788, au marquis de Bonchamps, appartenant comme elle à une vieille famille angevine, et qui s'était distingué sous les ordres de Suffren, esprit large et cultivé, homme de devoir et grand chrétien. Elle, était fort jeune, petite et gracieuse, avec de jolis yeux et une extrême fraîcheur. Ce fut un ménage heureux, très uni, vivant dans leur terre, voisine de Saint-Florent, selon les traditions de leur province. M^{me} de Bonchamps ne connaissait d'autre douleur que l'absence annuelle de son mari pour rejoindre son régiment. La Révolution lui en ménageait de plus amères, auxquelles Bonchamps, très clairvoyant, la prépara dès le premier jour, quand les paysans de Saint-Florent vinrent le chercher pour les commander. « Redoublez de patience et de résignation, vous en aurez besoin », dit-il à sa femme, en la quittant. Elle se

devait à ses deux enfants et ne pouvait le suivre ; elle coupa son linge et ses robes pour faire des cocardes blanches et un drapeau fleurdelisé, écartant par le travail le poids d'une attente que n'allégeaient pas les messages quotidiens de son mari. Un jour, le messenger lui dit de fuir : un détachement se dirigeait sur la Baronnière pour l'incendier. Bonchamps avait refusé de quitter son poste et de sacrifier des vies à défendre son château. La jeune femme jeta à la hâte ses enfants, avec des jouets pour les empêcher de pleurer, dans un grand panier, placé sur le dos d'un cheval, remplit l'autre panier des armes de son mari, et s'enfuit chez une amie. Bonchamps, blessé, vint l'y rejoindre, porté pendant quinze lieues par ses soldats, dont il était adoré. Sa femme ne put jouir de sa guérison rapide, sachant trop que ce serait le signal de son retour à l'armée. Il repartit en effet, la réinstallant d'abord dans les servitudes de leur château détruit, où il lui enjoignit de rester, gardienne de leurs enfants : une toute jeune fillette, et le petit Herménée, qui déjà exhortait les Vendéens à bien se battre « pour le bon Dieu et le Roi ».

Cathelineau était mort à l'attaque de Nantes. La Convention avait ordonné la destruction, par le feu, du pays insurgé ; Bonchamps et son beau-frère Scépeaux se portèrent en avant pour arrêter cette dévastation. Le premier fut blessé au combat d'Erigné. Sa femme partit le rejoindre et, cette fois, refusa de le quitter ; elle fit venir ses enfants et s'établit à son chevet. Le prince de Talmont, qui, n'ayant jamais vu Bonchamps, s'imaginait, sur sa renommée militaire, trouver un homme mûr, arriva un jour conférer avec lui et, rencontrant cette toute jeune femme, lui dit gravement : « Mademoiselle, veuillez m'annoncer à monsieur votre père ! » Cela les fit tous rire, si grave fût la situation. Les chefs vendéens voulaient demander à Bonchamps, malgré sa blessure, de retourner vers ses hommes, qu'on ne pouvait retenir sans son influence. M^{me} de Bonchamps assistait à ce conciliabule en chargeant des pistolets ; il le lui avait appris, disant « qu'une femme de général devait pouvoir rendre ce service à son mari ». Elle lui obéissait, car elle lui obéissait toujours ; c'était le mot d'ordre de sa vie ; mais elle pleurait, en maniant ces armes ! Ensuite, quand il dut lui permettre de suivre, comme tant d'autres, les mouvements de l'armée, elle souffrit moins, n'ayant plus les angoisses de l'éloignement. La veille du désastre de Cholet, elle était à peu de distance. Bonchamps lui écrivit de se munir d'habits de paysanne, car, en cas de défaite, l'armée passerait en Bretagne. Déjà les populations, chassées par l'incendie, traînant après elle leur bétail et ce qu'elles avaient pu sauver, franchissaient le large fleuve.

Ce fut une solennité terrible que les apprêts de suprême combat. La grand'messe fut célébrée dans

la nuit, vraie messe funéraire, au grondement du canon, et le prêtre put absoudre ces hommes qui se préparaient à mourir. Quand se leva l'aube de ce 17 octobre 1794, tous les généraux vendéens étaient là (sauf Lescure, blessé, et Charette), ayant en face d'eux Kléber, Marceau, la plus forte armée républicaine qu'eussent encore vue ces paysans armés, pour un certain nombre, de bâtons ferrés. Suivant leur coutume, les Vendéens s'élancèrent avec cette violence qui enfonçait les bataillons, quand soudain retentit ce cri de trahison ou de folie : « A la Loire ! » Et les paysans, perdant la tête, se croyant vaincus, se dispersent, sans que leurs chefs puissent les retenir, dans une de ces paniques irrésistibles des masses populaires. En vain, les gentilshommes, l'intelligence de ce grand corps, se groupent en escadron et essaient de ramener leurs hommes à la charge, en vain La Rochejacquelein leur crie : Mourons ! en brandissant son sabre, lui-même est entraîné par le flot qui roule au fleuve à la suite de Bonchamps et d'Elbée, qu'on emporte mourants. Le premier ne put aller plus loin que Saint-Florent. Ses soldats, exaspérés, quoiqu'il leur eût fait jurer, en prenant les armes, de se battre loyalement, sans cruautés ni massacres, voulaient égorger les prisonniers enfermés dans l'église ; Bonchamps commanda à ses officiers, agenouillés autour de son lit de mort, de préserver leurs vies ; et telle était son influence, que les portes leur furent ouvertes aussitôt par ceux mêmes qui proféraient les plus violentes menaces. Cette action généreuse était digne d'accompagner la fin chrétienne d'un des plus nobles héros de la Vendée.

Sa femme l'ignora quelques jours, car c'est à tort que certains historiens l'ont placée près de lui à sa dernière heure. On vint lui dire, de la part de son mari, de partir pour la Bretagne ; elle obéit encore et passa la Loire, mais la consternation des paysans qui la virent lui apprirent son malheur : « Je crus, dit-elle, que ma propre vie se terminait aussi ». Avec ses enfants, elle dut suivre l'armée où, du moins, elle avait pour protecteurs La Rochejacquelein et d'Autichamp, à qui cette mission fraternelle avait été léguée. Le canon, qui la faisait trembler pour son mari lorsqu'elle l'entendait jadis pendant les batailles, ne l'effrayait plus. Jusqu'à la fin, elle fit donc campagne, à cheval, mêlée à tous les hasards de cette désastreuse entreprise. A la prise de Fougères, on voulut massacrer les prisonniers ; elle vint, au nom de Bonchamps, rappelant son vœu suprême, interdire cet acte de barbarie, et menaça hardiment l'officier qui l'ordonnait de le faire fusiller lui-même. A cette bataille de Dol, où Marigny, pour rallier ses troupes, appelait les Poitevins à son aide, M^{me} de Bonchamps harangua les paysans et les ramena au combat ; toujours le nom de son mari aux lèvres, elle leur apparaissait comme l'âme vivante de celui qui était mort. Aussi, quand les Vendéens enle-

vèrent La Flèche, on sut sa présence dans l'église, où sa première pensée, en pénétrant dans la ville, avait été d'entrer rendre grâce à Dieu, et les débris de la grande armée vendéenne se pressant pour la voir, elle faillit être étouffée; il fallut que quelques gars de Saint-Florent vinssent bousculer cette foule et frayer, avec leurs vigoureuses épaules, un chemin à la veuve de leur cher général.

Elle n'était pas à bout de souffrances; plusieurs fois, son fils, l'enfant gâté des troupes, que La Rochejacquelein mettait devant lui sur son cheval, et qui battait du tambour en criant : « Victoire! » fut égaré dans la retraite du Mans; il faillit être noyé avec elle, leur barque trop chargée ayant chaviré en repassant la Loire; enfin, il mourut d'une petite vérole, blotti sous la paille dans une grange ouverte à tous les vents, seul refuge qu'eussent pu trouver la mère et les enfants devant les poursuites des bleus, qui fouillaient les fermes isolées pour y découvrir les fugitifs de Savenay, les survivants de l'armée vendéenne, dispersés dans tous les recoins du Bocage. Presque mourante elle-même, M^{me} de Bonchamps dut se cacher, avec sa fille, dans un tronc d'arbre creux, où un soldat de son mari vint la chercher, lui faisant d'abord grand'peur en l'appelant par son nom. Il l'emmena chez ses parents; mais la jouissance de dormir dans un lit, de loger sous un toit ne valait pas les terreurs sans cesse renaissantes des visites domiciliaires. Surprise par un hussard, M^{me} de Bonchamps lui répondit tranquillement, sans cesser de filer près de l'âtre, que les « brigands » n'étaient pas loin. Cependant sa présence avait été dénoncée; une troupe qui passait l'arrêta un jour dans les champs. Elle était tellement changée et vieillie, que les Républicains ne reconnurent pas, dans cette pauvre brigande, la jeune femme dont ils avaient le signalement; mais à Ancenis, où on la conduisit, la maîtresse de poste, prisonnière elle-même, ne put, en la voyant, se retenir de prononcer son nom. Tous furent stupéfaits; dès lors, on la traita avec respect, on lui donna une escorte, un tribunal l'interrogea. Quelqu'un lui dit que La Rochejacquelein était bien lâche de l'avoir abandonnée. Son indignation, en entendant insulter cet ami dévoué, fut trop forte, et M^{me} de Bonchamps s'écria : « Si M. de La Rochejacquelein était ici, lui seul vous ferait trembler tous ». Nul ne lui répondit; les soldats républicains la protégeaient; l'un d'eux dit très haut que, s'il avait su qui elle était, il l'eût fait évader par reconnaissance pour son mari.

Arrivée à Nantes, son escorte, au moment de la remettre au geôlier du Bouffay, lui rendit spontanément les honneurs militaires, et elle faillit fondre en larmes, ramenant cet hommage au grand nom

qu'elle portait. Les juges n'eurent pas pour ce nom le même respect. Ne pouvant arracher à la veuve de Bonchamps un seul mot de délation, ils la condamnèrent à mort. Dans la chapelle de la prison, transformée en salle commune, elle attendit des mois, au milieu d'autres Vendéens, l'exécution de l'arrêt, priant sans cesse à la place où jadis s'élevait l'autel renversé. Carrier n'était plus à Nantes, sans quoi elle n'eut pas attendu si longtemps l'échafaud ou la noyade. Deux fois par jour se faisait l'appel sinistre, et M^{me} de Bonchamps lisait à ceux qui partaient les prières des agonisants, dans un livre d'heures que lui avait fait passer la sœur de Charette.

Enfin, plusieurs des prisonniers sauvés à Saint-Florent s'unirent pour adresser une supplique à la Convention, attribuant, par un pieux mensonge, aux prières de M^{me} de Bonchamps l'acte miséricordieux de son mari mourant, acte auquel elle se fût certainement associée, si elle eût été près de lui. Cela lui valut d'abord un sursis, dont elle profita pour se faire amener sa fille, laissée en garde à de bons paysans. Dans sa mélancolie et sa sérieuse précocité, cette enfant semblait porter l'empreinte des événements qu'elle avait traversés; elle épelait sagement dans le vieux livre d'heures ou chantait, d'une petite voix claire et douce, des cantiques qui étaient la joie des prisonniers. Les lettres de grâce annoncées n'arrivant pas, le geôlier du Bouffay, un excellent homme, imagina de faire conduire la fillette au tribunal pour les réclamer. Tremblante de peur, elle entra, très grave, et débita son petit discours : « Citoyens, je viens vous demander les lettres de grâce de maman ». Sa gentillesse eut du succès; un des juges lui promit de les lui donner tout de suite, si elle voulait lui chanter sa plus jolie chanson. Elle réfléchit et, se rappelant un chant sonore, qu'elle avait si souvent entendu lancer à pleins poumons par toute une armée, elle entonna :

Vive le Roi!

A bas la République!

Par bonheur, le tribunal n'était pas ce jour-là d'humeur sanguinaire; la naïveté fit rire et, triomphante, l'enfant emporta dans ses menottes de cinq ans la grâce demandée.

Héroïsme oblige! La fillette devint plus tard la comtesse Arthur de Bouillé; près d'elle, sa mère acheva paisiblement sa longue vieillesse, et les petits-fils de Bonchamps, auxquels elle avait transmis sa grande âme, sont morts glorieusement pour la France sur le champ de bataille de Loigny

A. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE



À ce moment on ne songe guère qu'aux livres d'étrennes et, comme tous les ans, nous tenons à bien renseigner nos lectrices sur ceux qu'elles peuvent offrir ou se faire offrir.

Le « Jules Verne de cette année », pour celles, très nombreuses, qui aiment ces curieux romans d'aventures, en contient deux d'un genre

opposé : drame et comédie, tout à fait distincts l'un de l'autre : *Face au drapeau* et *Clovis Dardentor* (1). Dans le premier, autour de l'inventeur Thomas Roch, se meuvent de tragiques complots pour s'emparer de son terrible engin de destruction : le dénouement est très beau, très patriotique. Le second est, au contraire, un éclat de rire : le millionnaire, perpétuel sauveur des jeunes gens qui rêvent de le sauver pour s'en faire adopter, présente une figure du plus haut comique.

La Rose Blanche, adapté par TH. BENTZON (2), est un de ces touchants récits américains destinés aux fillettes de dix à quinze ans, mais qui, par le mérite littéraire et la délicatesse des pensées, intéressent tous les lecteurs. On ne peut sans émotion vivre de la vie de cette famille créole, enfermée, pendant la guerre séparatiste aux Etats-Unis, dans une plantation de la Louisiane : types de maîtres et d'esclaves, de Yankees et de Sudistes, scènes poignantes ou gaies, tout cela a pris, sous la plume habile d'un écrivain dont nos abonnées connaissent le grand talent, un charme de plus.

Cet attrait de vie familiale se retrouve dans *Ma sœur Thérèse*, par PIERRE PERRAULT (3). La fille aînée remplace la mère, disparue, près de son père et d'une bande d'enfants, dans un intérieur modeste. L'action se déroule au milieu des montagnes du Jura, traversée parfois d'incidents émouvants. Un heureux mariage vient récompenser le dévouement de Thérèse, franche et sympathique figure qu'aimeront toutes les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans auxquelles elle peut servir de modèle.

(1) Hetzel, rue Jacob. — Cartonné, ensemble, 12 fr. Séparément, 6 fr. — (2) Cartonné, 6 fr. (3) Cartonné, 10 fr.

N'oublions pas deux gentils volumes, pour les petits : *Les Aventures de Charlot*, par A. de BRÉHAT, *Le petit Jean*, par DUPUIS DE SAINT-ANDRÉ (1), fort amusants et bien illustrés.

La mode est aux albums historiques, où des gravures spirituelles, fort artistiques sous leur aspect voulu d'images enfantines, commentent un texte court, mais très littéraire. Destinés aux enfants, ces volumes seront charmants sur toutes les tables de salon. Auprès des *Mots historiques*, par TROGAN (2), dessins de JOB, que nous citons l'an dernier, viennent se placer : *France, son histoire*, par MONTORGUEIL (3), récit sous forme de conte, où notre patrie est symbolisée par une fillette qui grandit, depuis ses origines jusqu'en 1789 ; le crayon de JOB a tiré un parti délicieux de cette fantaisie un peu subtile. Dans la *Jeanne d'Arc*, illustrée par BOUTET DE MONVEL (4) le texte s'efface devant l'image exquisement archaïque et naïve, retraçant l'histoire de la grande Lorraine, nous la montrant dans ses visions, blanche au milieu des soldats, allant au martyre, nous rendant visible aussi la foule mouvante du Moyen âge. Cet album est un vrai bijou artistique.

Nous souhaitons *La Tunisie*, par GASTON VUILLIER (5), comme étrennes à nos lectrices de tous les âges. Ce récit de voyage est écrit d'une façon vive et charmante ; de plus, l'auteur, artiste et écrivain, a partout souligné ses impressions en croquant un coin de paysage, un type beau ou curieux, et les illustrations y gagnent un caractère de poésie et de vérité. Ceux qui ne peuvent voyager apprendront, dans ce magnifique ouvrage, à connaître sérieusement notre seconde colonie africaine.

Les *Fables de La Fontaine*, illustrées par VIMAR (6), le portraitiste habituel et amusant des animaux, sont aussi un superbe livre qui fournira l'occasion de relire un chef-d'œuvre de notre langue en jouissant de l'interprétation de l'artiste.

(1) Chaque, 2 fr. (Bibliothèque Blanche)

(2) Mame, éditeur. — Chez Carré, 33, rue Bonaparte. — 10 fr.

(3) Charavay, 7, rue des Canettes. — Relié, 12 fr.

(4) Plon, rue Garancière, 10. — Reliure étoffe, 10 fr.

(5) Mame, éditeur. — Chez Carré, 53, rue Bonaparte.

— In-folio, couverture chromo, 15 fr. Relié, 20 fr. —

(6) Broché, 15 fr. Relié, 20 fr.

Aux futurs marins, aux saints-cyriens de demain, les mères et les sœurs pourront donner deux beaux volumes : *L'Armée en France et à l'étranger*, par le COMMANDANT PICARD (1), et la *Marine d'autrefois*, par G. CONTESSE ; le premier, plus technique, rempli d'informations utiles sur nos armées et celles des autres nations, auprès desquelles trouvent place des chapitres d'un intérêt élevé sur l'esprit militaire et le patriotisme ; le second, tableau historique, fort pittoresque, de la marine à tous les âges : depuis les Grecs et Actium jusqu'à Trafalgar. L'un et l'autre ont de fort belles illustrations.

Les Coins de Paris, par L. CLARETIE (2), se recommandent également par ce charme de l'image, mais plus encore par les renseignements curieux que l'auteur nous donne sur une foule de détails de la vie parisienne : c'est la navigation de la Seine, la bibliothèque de l'Arsenal, les souvenirs historiques oubliés, les petites industries ignorées ; c'est surtout un intéressant chapitre sur Montmartre, avec son présent et son histoire.

Enfin, car nos plus jeunes abonnées nous reprocheraient d'oublier les ouvrages de pure distraction, voici une série de romans charmants et irréprochables pouvant leur convenir. Très dramatiques, très littéraires, sous leur forme concise, les *Contes de l'Épée*, d'HENRY DE BRISAY (3), sont empruntés à diverses époques, et racontent tous quelque aventure d'héroïsme : ce sont les « Rois de mer », les « Paladins », « Chansons », qui évoque la guerre des Chouans ; « Un lâche », tragique épisode de 1870. Les jeunes filles y prendront autant d'intérêt que leurs frères, auquel, d'après le titre, ce livre semble réservé.

Dans *Pour la Patrie*, par P. VERDUN (4), nous retrouvons un inventeur, et un engin destructif tel que nous souhaitons fort n'en jamais voir dans la réalité. A travers de dramatiques péripéties, le jeune héros du livre défend le secret paternel et prouve l'innocence de son père, accusé de trahison.

Stéphanette, par RENÉ BAZIN (5), œuvre gracieuse d'un auteur qui a aujourd'hui conquis la célébrité, possède toutes ses qualités de style délicat et fin, évoquant ce passé déjà lointain, au lendemain de la Révolution, où la paix retrouvée permettait de bâtir, sur les ruines, un bonheur traversé de souvenirs. Toutes les jeunes filles aimeront Stéphanette, si jolie dans les illustrations de Vulliemin, auprès de son fiancé Jean.

Dans *Petit Ange*, par PIERRE MAEL (6), l'héroïne,

enfant inconnue sauvée d'un naufrage, talent musical hors ligne, est recueillie par un vieux violoniste breton, dont elle devient la fille adoptive. Sa courageuse existence de travail se termine (comme dans les contes) par la fortune et la famille retrouvée.

Un autre roman de PIERRE MAEL, *Fleur de France* (1), retrace également les aventures d'une jeune orpheline, à laquelle se consacre une admirable institutrice. Après des épreuves, la pauvreté même, courageusement soutenues, l'héroïne retrouve son père et voit se transformer son existence. Ces très jolis récits, conviennent à toutes les lectrices de quatorze à dix-huit ans.

Quoique l'ouvrage de M^{me} DRONSART, *Les Grandes voyageuses* (2), ne date pas de cette année, nous tenons à apprendre à nos lectrices que l'Académie Française vient de décerner un prix Montyon à cette œuvre si intéressante d'un des écrivains les plus appréciés de notre journal.

Pour celles qui goûtent les étreintes pieuses, un joli volume : *L'Histoire de l'Enfant Jésus*, par l'abbé H. BOLO (3), arrive à propos aux fêtes de Noël. Loin de s'adresser aux enfants, c'est une œuvre très sérieuse, sous sa forme élégante. Un prêtre érudit, écrivain de mérite, qui se donne pour tâche de faire pénétrer chez les gens du monde l'esprit chrétien, a entouré les récits évangéliques de tout ce que la tradition et la science théologique pouvaient y ajouter. Nous citerons, sous ce rapport, le récit du séjour en Egypte. Ce volume, d'un style très moderne, attirera les personnes qu'effraieraient des ouvrages religieux plus austères. Celui-ci n'est pas illustré.

En terminant, nous voulons parler d'un tout petit livre d'un caractère spécial. Ce n'est point un livre d'étreintes ; il est d'aspect modeste, mais, dans un pays où chacun est soldat, ce devrait être un manuel dans lequel tous les enfants apprendraient le devoir et le patriotisme. A ce titre, nous recommandons *La Guerre de 1870*, par le général Niox (4), résumé en cent pages d'événements trop ignorés de notre jeunesse, sans tirades déclamatoires, rappelant les fautes à côté des actes d'héroïsme, donnant des faits, des cartes, des chiffres. Il conclut en quelques paroles graves qui indiquent le sens et le but de ce petit volume, bon à répandre, et duquel on peut dire vraiment que c'est une œuvre utile à la France.

A. CHEVALIER.

(1) Mame, éditeur. — Broché, 12 fr. Relié, 18 fr. —
(2) Relié, 5 fr. — (3) Relié, 5 fr.
(4) Mame, éditeur. — Chez Carré, 47, rue Bonaparte.
Relié, 7 fr. — (5) Relié, 10 fr. — (6) Relié, 5 fr.

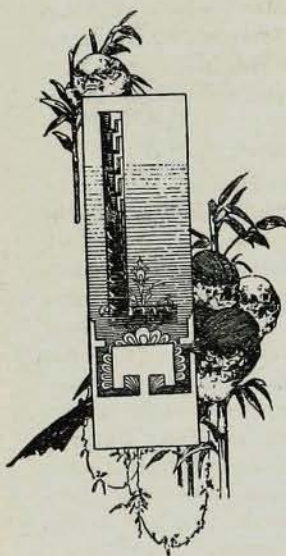
(1) Hachette, Relié, 10 fr. — (2) Relié, 10 fr.

(3) René Haton, 35, rue Bonaparte. Broché, 2 fr. 50.

(4) Delagrave, 15, rue Soufflot. Cartoné, 1 fr. 25.



TOUJOURS ET PARTOUT



Le jour se levait brumeux et triste, plein de la grande mélancolie bretonne, lorsque Pierre, son léger bagage à la main, descendit à la petite gare de Plouharnel.

Il n'avait besoin de personne pour le guider dans les sentiers familiers que, quelques mois auparavant, il parcourait si joyeux; et, en dépit de la douloureuse appréhension qui étreignait tout son être, il cédait peu à peu au souffle vivifiant de la mer, aux senteurs du

matin et du printemps, au pâle soleil et aux échos de bonheur de la terre natale. Sa tête se relevait plus courageuse; son regard se fixait plus fier, et son cœur se dilatait sous une irrésistible espérance.

Il s'est alarmé trop vite; sa mère l'attend; elle sortira victorieuse de cette alerte, et quelques bonnes journées de réunion feront oublier tout. Ils courront encore ensemble les landes de genêts épineux et les eaux argentées du golfe. Sa mère aime tant à se confier à lui! Elle trouve que personne ne sait ramer comme son Pierre, mener comme lui les deux vigoureux poneys qu'il a dressés pour ses sœurs; personne ne sait choisir comme lui les buts de promenade, s'arrêter devant un calvaire, juste à l'heure où quelque *Angelus* sonne, et dire lentement, de sa belle voix grave, la prière qu'appelle la cloche, et le *De Profundis*, qui tombe ardent sur l'âme partie d'un père bien aimé.

Si loin que l'on remonte dans le passé, on ne trouve que des marins ou des soldats dans la longue lignée des Kerhédren. Ils ne possèdent guère d'autre fortune que leur petite terre du Morbihan, à laquelle chacun n'ajoute que la solde du gouvernement et la dot d'une femme choisie exclusivement avec le cœur. C'est une tradition

sacrée pour eux, et comme ils ont le cœur haut, la race reste pure de toute mésalliance. Le comte Jehan de Kerhédren, le père de Pierre, a succombé aux suites de deux blessures reçues en pleine poitrine, à la tête de sa batterie, sur les hauteurs de Spickeren. Il a trainé encore quelques mois après la guerre, dans son cher nid breton, puis il est mort comme un saint, consolant ceux qui le pleuraient et demandant à son fils de renoncer à l'Océan pour le remplacer au foyer paternel. Pierre, à genoux sous la main qui le bénissait, a promis de rester en France et de porter le nom de son père comme son père l'a porté, dans la famille et dans l'armée.

Continuant seule l'éducation de ses filles et suivant pas à pas celle de son fils chez les Pères de Vannes, la comtesse de Kerhédren s'est consacrée tout entière à ses enfants, ne vivant plus que pour eux, et voulant vivre, tout en sentant la mort descendue dans son cœur. La douleur a été plus forte que la volonté. Des crises, qui n'étaient que très éloignées et passagères, se sont subitement prolongées, rapprochées, montrées menaçantes; le médecin, qui avait toujours rassuré, a prévenu tout à coup qu'une de ces crises pouvait arrêter le cœur à jamais; et Marie et Alix, désespérées, ont lancé vers leur frère le terrible appel.

Pierre a marché vite sous le soleil qui perce la brume, et le vague des doux souvenirs se dissipe au son bien connu du clocher de Kerhédren. Une angoisse affreuse le mord au cœur; la sueur inonde son visage; les maisons, les grands arbres, la grille du parc, qu'il atteint, tourbillonnent devant ses yeux; il chancelle.

— Allez vite, mon enfant, dit le vieux docteur, qui sort, les larmes aux yeux; je n'ai plus rien à faire ici qu'à vous ramener auprès de votre mère.

— Ma mère!

Il bondit avec ce cri douloureux et vient tomber à genoux près du grand lit, les mains dans les mains de sa mère, qui les a tendues vers lui dans un effort suprême, un dernier regard d'amour, un nom qui a été le dernier sorti de son cœur et de ses lèvres :

— Mon Pierre !

Et les yeux se sont refermés, et la tête retombe lourde sur l'oreiller que soutiennent les deux jeunes filles ; Pierre n'entend rien. La tête cachée sur les mains qu'il étreint de plus en plus ardemment, comme pour en conserver la chaleur dernière, il reste de longues heures, aussi immobile que si lui-même n'était plus qu'un corps sans vie. On ne l'entend même pas pleurer. Les sanglots de ses sœurs, de tous ceux qui répondent à la triste voix du prêtre, semblent n'avoir pas d'écho en lui ; une seule fois il tressaille pour repousser la main qui cherche à l'arracher de l'abîme de sa douleur.

Et personne n'ose plus maintenant le troubler, pas même pour offrir à la morte de derniers services. On dirait que le fils, à son tour, reçoit de sa mère les adieux et les bénédictions que les autres ont reçus, pendant qu'il se hâta d'arriver.

...Pierre marche droit devant lui dans la campagne. Il a quitté subitement la triste causerie et a couru comme un fou jusqu'à ce que le souffle lui manque. Il n'a pas versé une larme, pas poussé une plainte ; l'expression de son regard est effrayante. En vain, pendant que Marie restait auprès de leur mère, Alix a essayé de le suivre, de le retenir ; il n'a rien entendu, et son amertume augmente encore la douleur des deux pauvres orphelines.

Alix a rejoint tristement sa sœur, qui a voulu s'occuper elle-même de tous les pénibles détails, puis transformer la chambre bien aimée en chapelle ardente. Ce cœur énergique oublie sa propre douleur pour ne penser qu'à ceux qui l'entourent. A elle sa mère avait avoué les inquiétudes croissantes que n'arrivaient plus à conjurer les médecins ; sur elle, sa mère s'est reposée d'avance, elle ne faiblira pas. Elle ne veut pas penser en ce moment aux douces choses qui vont lui manquer ; elle aimait tant sa mère, elle savait si bien la remonter aux heures pénibles, partager ses préoccupations, la décharger de toute fatigue, sentir ce cœur adoré se verser tout entier dans le sien et confier tout à l'ascendant irrésistible d'une nature virile qui s'imposait à tous.

Marie de Kerhédren n'avait qu'un but ici-bas : sa mère. Elle s'était entièrement consacrée à cette affection et avait atteint l'âge de 25 ans sans en désirer d'autre. On disait dans le pays qu'elle s'était promise à Dieu ; sapientie ardente, le dévouement infatigable qui la faisait bénir de tous les malheureux du pays, sa rudesse pour elle-même, sa gaieté sereine semblaient confirmer cette opinion commune.

Le matin, dès l'aube, elle partait seule, à cheval, avec un petit ballot des vêtements, qu'elle avait elle-même confectionnés pour les pauvres, et des médicaments qu'elle allait leur distribuer. D'autres fois, c'était en barque ; tous les pêcheurs se disputaient le plaisir de la conduire ; il s'en

trouvait là de vieux qui avaient connu son père tout enfant, et suivi son grand-père dans cette belle vie de marin qui, pour Marie, avait tant de prestige.

La mer l'attirait de son grand appel mystérieux qui vibre dans certaines natures et réclame certaines races tout entières. Elle regrettait de ne pouvoir s'élancer sur ces espaces infinis, loin des mesquineries de l'existence terrestre, à laquelle rien bientôt ne l'attacherait plus. « Si j'étais homme ! » disait-elle parfois.

Et aujourd'hui, tandis qu'elle veille, à genoux près du corps bien aimé, à cette pensée qui vibre en regret plus fort, la réponse semble arriver par une bouffée de vent de mer qui, de la fenêtre, fait osciller toutes les flammes. Marie voit l'Océan immense et se sent emportée par delà ses immensités. Deux ailes l'entraînent tout près du ciel dans un ravissement inénarrable, et elle comprend que ces ailes qui entourent sa tête ne sont autres que celles de la blanche cornette de Vincent de Paul.

Elle sourit, le regard fixé sur le calme visage de sa mère, qui semble aussi lui sourire dans son éternel sommeil.

Alix, brisée par les émotions et la douleur, s'est endormie profondément dans le fauteuil, tout près de sa sœur. C'est une nature charmante aussi, dans des teintes fines qui contrastent avec les tons vigoureux de l'ainée. Alix est femme, elle, dans toute l'acception du mot. Grande et svelte comme sa sœur, elle a les mêmes traits fins et réguliers, mais le regard est différent. On ne plonge plus là dans des profondeurs bleues, insondables comme l'Océan qu'elles semblent refléter ; c'est un regard brun et doux, un peu étonné et plein de tendresse, un appel à la protection. Et cet appel a déjà trouvé une réponse pour la vie entière. Le jour de ses dix-sept ans, Alix a été fiancée avec son cousin Yves de Kerhédren. On n'attendait que le retour de l'escadre, à l'automne, pour consacrer le rêve qui berce la jeune fille depuis son enfance, et plus encore depuis les dix-huit longs mois que le saphir est à son doigt et le fiancé dans les mers australes.

Pas une fois, le jeune officier n'a manqué les occasions, trop rares, de faire parvenir à celle qui l'attend, l'écho de ses pensées et de son amour. Ses lettres sont de véritables journaux, pleins d'entrain et de gaieté. Alix les a toujours partagées avec sa mère et sa sœur ; leur arrivée était un rayon de soleil pour les trois femmes.

Où trouver Yves, pour le prévenir bien vite ? Alix ne peut admettre qu'elle souffre sans qu'il partage immédiatement sa souffrance. Et puis, lui aussi, orphelin dès sa naissance, aimait tant celle dont il s'était toujours considéré comme le fils ! Alix s'est donc endormie en cherchant comment on pourrait envoyer une dépêche, et en pleurant à l'idée du vide que rien ne pourra combler, au doux

matin d'octobre, dans leur petite église de Kerhédren.

Le ciel empourpré a lentement pâli ; des brumes légères flottent dans le soir, et tous les trois sont là maintenant, à genoux, devant le grand lit, priant tout haut ensemble, les mains enlacées.

Le vieux curé, tous les braves habitants du bourg se sont succédé discrètement et ont tous offert leur concours pour la veille nocturne. Pierre et Marie ne veulent ni aides, ni remplaçants.

— Vous serez malades, répète en vain leur bonne vieille Annette dans ses sanglots. Mon homme et moi garderons madame. Allez au moins vous reposer deux heures ; elle-même dirait comme moi.

Le jour retrouve les deux orphelins, muets et calmes, au pied du lit de leur mère...

...Le pas douloureux de la mise en bière a été franchi, l'écho des cruels coups de marteau se gravant à jamais dans le cœur des trois enfants. Ils ont été chercher eux-mêmes des buissons entiers d'épines en fleurs qui encadrent et parfument le blanc linceul, dans la chambre ardente, où souffle le vent de mer. L'étincellement de cet autel sacré se voit du golfe, où trempent les arbres, et les pêcheurs se signent tous en passant, suspendant leurs avirons et soulevant tristement leurs bonnets de laine.

Ils seront tous à l'église demain et voudront porter eux-mêmes à sa dernière demeure celle qui fut une sainte, et leur Providence.

Le trajet est bien court, du château à la paroisse. Pierre et ses deux sœurs suivent immédiatement le cercueil dans les sentiers d'ajoncs humides, et l'église se remplit de tristes chants et de sanglots.

C'est fini : le drap mortuaire a été baigné d'eau bénite et de larmes. Anne-Marie de Benalo de Kerhédren est descendue dormir auprès de son mari, sous la grande croix de marbre du caveau des Kerhédren.

Le cimetière s'est vidé lentement, le soleil ne s'y joue plus maintenant que dans les fleurs printanières, les oiseaux qui chantent et les larmes des trois orphelins.

I

Cinq ans ont passé. Nous retrouvons Pierre assis à la fenêtre d'une confortable chambre de garçon, d'où la vue s'étend au loin sur les grands arbres empourprés de la forêt de Vincennes. C'est une belle journée d'automne qui finit. Il revient d'une joyeuse partie de chasse aux environs ; et à peine a-t-il refermé sa porte et congédié l'ordonnance, qui dépose la valise et attend en vain des ordres, qu'il saisit une chaise, la pousse tout contre la fenêtre ouverte, et, à cheval, le menton sur ses bras

croisés, semble d'un regard distrait interroger le ciel.

— Pas bavard, mon Pierre ! A quoi songes-tu donc au lieu d'aller dîner ? Moi qui me croyais déjà en retard !

C'est la voix joyeuse de son ami Faubert qui rentre d'une course à cheval et cherche à calmer son trot rapide pour lancer en passant au camarade rêveur cette amicale interrogation.

Pierre s'est penché vivement, mais trop tard, pour lui répondre autrement que par un échange de signaux affectueux. Ramené, cependant, à la réalité, il voit l'heure de la pension sonnée, et, secouant rapidement la poussière du voyage, il court rejoindre les lieutenants du 13^e d'artillerie au café du *Grand-Donjon*. Il n'ira pas à Paris ce soir ; quoiqu'on le sache de fer, il est parfaitement admissible qu'après deux jours de mouvement, l'attrait d'un bon lit efface celui du vide Paris d'automne.

Mais, rentré dans sa chambre, Pierre ne se couche pas. Pour être sûr qu'on le laisse tranquille, il a donné un tour de clef à la porte ; puis il ôte ses bottes, enfle un veston, allume son cigare et sa lampe, et s'installe dans un bon fauteuil, devant son bureau.

C'est le bureau de son père, qu'il a pris à Kerhédren avec les quelques meubles nécessaires à son petit *home* de célibataire. De grands rideaux vieux rouge au lit et à la fenêtre ; un bon tapis d'Orient, une table, deux fauteuils, trois ou quatre chaises ; une grande glace qui orne la cheminée avec une pendule et deux candélabres de bronze, puis une multitude de photographies ; et partout, sur les murs, des armes, des croquis, des gravures et des souvenirs de cotillon : tel est à peu près l'inventaire de la chambre de Pierre. Un étroit débarras, cabinet de toilette et pendoir, complète son installation pleine de confortable et de goût. Deux ou trois camarades, et la vieille propriétaire, en même temps femme de ménage, habitent seuls avec lui ce chalet, à l'entrée du bois.

D'un petit tiroir dont la clef vient de sortir de son portefeuille, Pierre tire lentement un cahier, l'examine, en tourne quelques pages où se cache une photographie qu'il baise tristement au milieu des fleurs bretonnes séchées ; puis, devant le mot : « Fontainebleau », il s'arrête, et, se penchant sous la lampe, s'absorbe dans sa lecture :

Fontainebleau, février 188...

Mes camarades veulent absolument me faire sortir ; je me suis enfin laissé entraîner l'autre soir. Marie me l'avait fait promettre ; elle a raison, je devenais trop grincheux, je tournais au chien enragé ; il me prenait des envies de mordre. Cela m'a détendu, puis distrait. Je crois vraiment que cela m'amuse tout à fait maintenant.

Quelle série de carnaval ! Pas un soir de repos !

Et, le lundi gras, pour finir, c'est moi qui dois conduire le cotillon chez M^{me} de R. J'avais décliné cet honneur encore cette fois-ci; et puis la petite Anita m'a dit si gentiment que c'était un parti pris de ne pas danser le cotillon avec elle, que je me suis laissé faire. Pourvu qu'elle ne me trouve pas trop nul!

Mardi gras.

Tout s'est très bien passé. Il y a une heure, nous dansions encore, et j'ai reçu plus de compliments que pour mon n^o 1 de sortie de l'Ecole. Nos figures improvisées ont eu un succès fou.

Charmante petite créature qu'Anita! Elle me fait l'effet de quelque oiseau léger et joyeux qui pose à peine de branche en branche. Elle veut monter à cheval pour distraire le carême. Ce sera une occasion de se rencontrer.

Pourvu que ces gros nuages ne nous amènent pas de la pluie!

Jeudi, Mi-Carême.

Pas revu Anita depuis le bal. Je suis allé mettre deux ou trois cartes pour prendre des nouvelles de sa grippe, et j'ai passé tous mes instants libres auprès d'Yves et d'Alix, qui sont pour six semaines à Paris, avant le départ de l'escadre. Pauvre Alix! Kerhédren va lui sembler désert sans son Yves bien-aimé. Jamais elle n'y aura été aussi seule! J'oublie mon neveu. Mais ce bonhomme-là ne saurait remplacer son père. C'est un beau garçon, messire Jehan. Je crains qu'il ne soit trop gâté. Je me demande quel est le plus enfant, de lui ou de sa mère. C'est un trio idéal que ce jeune ménage; je n'oublierai jamais le tableau qu'ils m'ont offert l'été dernier, au pied du calvaire de Noyalo; cet homme si jeune, si beau, si fort, élevant dans ses bras son tout petit enfant jusqu'à l'image du Christ. A ses pieds, cette ravissante créature, qui entre à peine dans la vie, et s'est faite sienne pour la vie entière, levant les yeux pour ne voir que lui et le ciel; tous priant tendrement pour les absents. Et, comme fond, l'immense nappe verte de l'Océan, tout irisée par les derniers rayons du soleil...

Je m'étais caché pour les surprendre; je suis resté caché pour ne pas leur montrer que je pleurais. Un homme, un polytechnicien qui pleure, c'est bête. Mais je croyais voir mon père, ma mère, notre enfance, tant d'espoirs brisés, tant d'espoirs vibrants encore. De loin, j'ai prié avec eux, avec eux regardé dans le ciel...

C'est Alix qui, en se relevant, m'a aperçu au moment où je me sauvais. Son cri de joie m'a ramené sur la terre. Je me suis sentis moi-même tout joyeux. Ils ont le vrai bonheur. Puisse Dieu le leur conserver toujours!

Marie manque bien à toutes nos réunions; depuis notre plus tendre enfance, n'avait-elle pas été,

comme un bon génie, toujours à côté de notre mère adorée? Mais elle aussi semble avoir trouvé le vrai bonheur. Sa figure douce et sérieuse est faite pour la grande cornette qui me gêne tant pour l'embrasser. Elle a demandé les missions et n'est chargée que provisoirement de l'école de Marly. Elle passera de là, m'a-t-elle dit, dans un hôpital pour compléter son apprentissage avant d'être lancée vers ces horizons lointains où elle sera peut-être, hélas! à jamais perdue pour nous. En attendant, je jouis d'elle le plus possible, je me sens en elle une confiance invincible. C'est, comme un ange gardien, un bien doux appui.

« Ne joue pas, Pierre », m'a-t-elle dit l'autre jour, dans son petit jardin, en me mettant tout à coup la main sur le bras. J'ai tressailli, car personne au monde ne pouvait savoir les parties de baccara où je venais de me laisser entraîner. C'étaient les premières; elles auront été les dernières. J'ai fait ce qu'elle a voulu; j'ai juré, et, la main dans ses mains, je me suis laissé gronder. Puis elle a voulu me donner les quelques billets de 100 francs nécessaires pour tout réparer, et m'a fait promettre encore de sortir, d'aller dans le monde, de ne pas m'abandonner à ma sauvage misanthropie.

Pas un médecin n'aurait pu me guérir aussi complètement qu'elle. Je me suis senti comme tout remis à flot, et aussi heureux entre les canons et les grands chênes qu'elle sous sa cornette, et Alix entre son mari et son baby.

8 avril. Mercredi.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul », vient de dire le curé au mariage de Mortaigne et de M^{lle} B. Nous penserons à cela plus tard, pas trop tard; car il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. J'ai quêté avec Anita, mais il me semble qu'elle me boude un peu. Sa cousine l'a traitée, devant moi, d'enfant gâtée. Il y a peut-être un peu de cela. Le tennis va, je l'espère, me rendre ses bonnes grâces. Tous les jours, à quatre heures, dès que M^{me} Wolsy sera de retour, elle attend les fanatiques sur ses pelouses bien tondues. Voilà une maison où l'on ne s'ennuie pas. Il y a toujours quelque surprise sous roche, quelque drôlerie d'inventée. M^{me} Wolsy est la tante d'Anita; elle a une vraie tribu de grandes filles, élevées comme des fils, marchant au doigt et à l'œil, toutes plus originales l'une que l'autre. On les rencontre constamment dans la forêt, chevauchant à des allures insensées derrière leur père, qui les mène comme un régiment de cavalerie. Quand leurs chevaux sont sur le flanc, elles se livrent à des marches forcées. Il paraît que M. Wolsy désirait tellement des fils que, pour le consoler, sa pauvre femme lui a laissé la direction absolue de ses filles; elle-même est l'ange tutélaire du foyer, toujours gaie, aimable, sereine, maîtresse de maison accomplie. « Ce sera une

belle-mère de choix », répète avec raison Faubert, qui ne se lasse pas d'étudier le boston avec miss Mary.

Voilà maintenant qu'au tennis il se fait donner aussi des leçons de balles rasantes, toujours par le même professeur! Moi, je cherche à regagner les faveurs d'Anita. Je triche tant que je puis, toujours pour être avec elle.

« Comme vous avez été méchant! » m'a-t-elle dit tout bas l'autre jour, pendant que nous ramassions ensemble la même balle.

« Pardonnez-moi, mademoiselle », lui ai-je répondu, sans même savoir de quoi elle m'accusait.

La paix est faite. Mais je ne sais pourquoi elle semble avoir une arrière-pensée. Toutes les fois que Faubert et Mary se livrent, de compagnie, à quelque joyeuse excentricité, elle me regarde et soupire.

« Qu'avez-vous donc? » me suis-je enfin hasardé à lui dire, car j'aime les choses nettes; je ne voudrais pas qu'il y eût de malentendu entre nous.

— Qu'avez-vous, mademoiselle Anita? Pourquoi ne riez-vous plus comme cet hiver? Vous n'êtes plus à hauteur de vos cousines. Après tout : « Cœur content soupire souvent! »

— « Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire! » Elle m'a regardé encore et s'est tue. Je l'aimerais mieux plus timide.

Aussi, le lendemain, ai-je couru au samedi de Mme de Vibelles me faire enrégimenter dans son pique-nique du 3. Rien que des jeunes femmes, ce sera très gai! D'ici là, je fréquenterai Paris au lieu du tennis. Et puis, que de prétextes dans le service! On nous annonce là, d'ailleurs, des programmes effrayants. Par la chaleur, ce sera gentil!

Vincennes.

Avant de quitter l'Ecole, nous avons voulu, nous aussi, donner une grande fête à tous ceux qui nous avaient reçus. La promotion a lancé près de deux cents invitations pour un bal dans les salons de Grégoire. Réunion très *select*. Tout le monde a paru s'amuser. Désigné d'office par mes camarades pour conduire le cotillon, j'ai invité Anita. Elle en semblait toute fière.

Me voici maintenant installé à Vincennes, enchanté de cette garnison et du rang de sortie qui m'a permis de la choisir, avant d'aller passer à Kerhédren la presque totalité de mon congé.

Je me retrouve toujours avec tant de bonheur dans ce vieux nid breton! Et puis, ma pauvre Alix, toute triste de sa solitude, comptait doublement sur moi. Nous avons baptisé la petite Yvonne qui ne le cédera en rien, je crois, à son frère, « un joli brin de mousse », comme dit ce vieux gabier d'Yves.

Je crois que j'aimerai ma femme comme Yves

aime la sienne... Ma femme! Aurai-je jamais une femme? Il me semble alternativement que je suis fait pour le célibat le plus endurci et pour le mariage d'inclination le plus tendre; ce qui me conduit naturellement à détester plus que tout le mariage de raison, le marché, la bonne affaire. Avoir toujours sur ses talons une femme que l'on n'aime pas. Ses exigences, ses ennuis! et tous ceux de la belle-famille! Penser qu'il y a des camarades qui font cela pour leur plaisir, pour arrondir la solde trop restreinte! Mais je préfère être pauvre comme Job plutôt que d'aliéner ma liberté à ce prix-là!

Je rencontre souvent Anita dans le monde. Toujours très gentille et un peu trop flirt. Elle n'a plus d'yeux en ce moment que pour le petit Michigani qui se donne comme noble vénitien, et qui a des chances sérieuses, dit-on, de décrocher la timbale au printemps.

Les Wolsy sont partis pour l'Amérique. Faubert est désolé, et ce n'est pas le séjour de Castres qui l'eût consolé, pauvre garçon! Mais avec des protections, nous espérons l'avoir bientôt ici.

Je reviens du mariage d'Anita! Il y a dix-huit mois, qu'aurions-nous répondu si l'on nous avait prédit l'avenir? Au fond, je crois que cela n'a dépendu que de moi. Est-ce que je la regrette? Franchement, non! Pas comme femme, mais cela me manquera de ne plus la rencontrer dans le monde; sa mère ne recevra plus guère, sans doute, ni à Paris ni à la campagne, pas de la même manière, en tout cas. Et l'on s'y amusait tant! Mariée! Quelle tête va-t-elle faire? Aime-t-elle ce Michigani, avec sa face pâle et ses longs cheveux noirs de pianiste italien?

— Surtout, ne manquez pas au lunch, monsieur Pierre.

Et, au lunch, sur un petit coin de la grande table, servant elle-même deux verres de champagne :

— Aux souvenirs de Fontainebleau! m'a-t-elle dit simplement.

Je l'ai regardée bien en face et me suis senti triste. Son « M. Pierre » et son toast m'ont poursuivi toute la journée. Puisse-t-elle être heureuse!

Grande fête en Seine-et-Marne, chez les C., pour le retour des Michigani : lui, plus blafard et plus chevelu que jamais; elle, un peu pâlie, peut-être, mais ravie de faire sa petite jeune femme, de porter des diamants, de dire : « mon mari », de s'entendre appeler « madame » et de raconter avec affectation les pièces légères qu'elle s'est empressée d'aller voir. En somme, toujours l'oiseau sautillant, la petite linotte de Fontainebleau. Elle allait, venait, courait d'un bout du salon à l'autre, présentant à droite et à gauche son Michigani, qui se laissait faire avec une somnolence superbe. Il y a longtemps que je ne m'étais autant amusé, au dîner surtout.

On m'avait chargé d'y conduire une jeune fille ravissante, ma voisine à table. Nous avons beaucoup causé; pour continuer, je comptais lui demander le cotillon, mais Anita, qui, héroïne de la fête, devait le diriger, m'a rendu ma politesse de l'année dernière et choisi pour cavalier. Je me suis rattrapé comme j'ai pu avec sa rivale pendant les figures, mais discrètement, car elle a l'air très bien élevé; je ne voulais effaroucher ni elle ni sa mère, d'autant que j'espère les revoir. M^{me} d'Altemare nous a invités à chasser dans leurs terres; son fils doit nous faire signe à l'automne, un gentil petit garçon que Christian d'Altemare. Faubert, qui a toujours des *tuyaux* sur toutes choses, m'en a donné sur cette famille, excellents de tous points. Au reste, cela m'est égal. Elle ne m'intéresse encore que très platoniquement, M^{lle} Madeleine (car Faubert a pu aussi me renseigner sur son prénom). Platoniquement? Oui et non. Elle a chanté, après le dîner. J'ai trouvé sa voix bien chaude. J'étais le seul revenu du fumoir; les autres sont accourus; cela m'a ennuyé. Elle chantait je ne sais quelle mélodie douce et sonore qui me rappelait Yves et Alix, Kerhédren, le passé.

...Est-ce seulement pour cela qu'elle me captivait autant?

Vingt-quatre heures charmantes à Mont-Evron. Faubert et moi, nous sommes laissés enlever par le petit Christian. Ses parents nous ont fait le plus aimable accueil. Le château est de bonne race, peuplé de légendes de la guerre de Cent ans, qu'efface, un peu trop peut-être pour mon goût, le luxe moderne. Leur fortune a été légèrement entamée par de malheureux essais à la Bourse, mais ils en ont encore plus qu'il n'en faut pour mener l'existence large qui semble dans leurs goûts à tous.

On ne doit pas savoir ce que c'est que l'économie là-dedans; tout coule à pleins bords; c'est charmant pour les hôtes; et nous avons maudit, Georges et moi, les rigueurs de notre mesquine liberté. Vingt-quatre heures! Une seule soirée à passer sur cette belle terrasse, à errer dans le noir touffu des grandes allées de tilleuls...

J'ai beaucoup flirté sur la terrasse... flirté avec M^{me} de Malleval, la grand'mère et marraine de M^{lle} d'A., une vieille dame exquise, pleine de finesse, de bon sens, de bienveillance et de raison. Je me confesserai très bien à elle; ses boucles blanches et son long regard inspirent le respect,

la confiance et je ne sais quel attrait en plus. Elle adore sa filleule; elle ne dit pas trois phrases sans que revienne « ma petite Madeleine »; et quand elle a dit : « Ma petite Madeleine », elle a tout dit.

Dimanche, le lendemain de cette trop courte soirée, nous avons été à la grand'messe; les chants sont encore pis qu'à Saint-Gildas; on dirait des veaux qu'on écorche. Dès le *kyrie*, Faubert et Christian ont été pris d'un terrible fou rire. M^{me} de Malleval me regardait constamment; j'aurais donc avalé mes gants plutôt que de perdre mon sérieux; et puis M^{lle} d'Altemare ne bronchait pas, et de temps en temps nos regards se rencontraient aussi, et nous rougissions bêtement tous les deux. Elle avait l'air fatigué, ennuyé ou préoccupé. Assise tout le temps, pour ainsi dire, elle a regardé quatre ou cinq fois sa montre. Quand sa voix pure s'est élevée, soutenue par les notes graves de l'orgue, devant lequel l'avait suivie M^{me} de Malleval, j'ai pensé que là était le secret de ses préoccupations. L'idée de chanter l'avait intimidée, empêchée sans doute de suivre sa messe comme elle en avait l'habitude. Si j'étais le bon Dieu, bien sûr je n'aurais pas pu résister à cette prière. *Agnus Dei, Agnus Dei, miserere nobis...* ces mots vibrent encore en moi comme un écho de harpe céleste. Je me suis mis à genoux, la tête dans les mains, comme Yves quand Alix chante à Kerhédren. J'ai compris le silence de cette nature vigoureuse, puissante, domptée par une voix d'enfant. J'ai écouté dans le passé, avec des attentions nouvelles, monter les doux accents d'une sœur chérie chantant pour un seul, priant pour un seul. Madeleine a la même voix qu'Alix; à l'église, elle chante comme elle; hier soir aussi, devant la nuit d'étoiles, elle chantait comme elle.

Encore une fois, est-ce seulement pour cela qu'elle me captive autant!

La lampe de Pierre s'éteignait tout doucement. Il ouvrit la fenêtre pour baigner sa rêverie dans la fraîcheur des grands bois. La lune montait sereine au ciel limpide, qui s'éclairait d'argent; quelque oiseau chanteur troubla tout à coup le silence par ses roulades attardées dans cette nuit d'automne.

— Non, non, murmura Pierre, je n'ai pas aimé Anita.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)





CHEMIN MONTANT



Les lourdes voitures de deuil aux draperies mates, aux sièges massifs, remontaient au grand trot une rue voisine du Luxembourg. Les cochers, toujours majestueux, semblaient cependant se départir un peu de leur raideur gourmée et montraient, sous leurs sombres bicornes en croissant de lune, le visage insouciant et satisfait du manœuvre qui touche à la fin de sa tâche.

Les chevaux secouaient leurs gourmettes, avec un bruit discordant, et faisaient voltiger les rubans noirs de leurs têtes ; on aurait cru qu'obéissant à quelque instinct irraisonné de leurs conducteurs, ils cherchaient ainsi à se venger de l'allure lente et automatique qu'ils avaient dû garder pendant de longues heures. Et des roues vibrantes sur les pavés inégaux paraissait monter une harmonie dérisoire et méchante : « C'est fini... fini... fini... Finis les représentations, le cérémonial mortuaire ; finie la tristesse de commande ! Les morts sont morts, place aux vivants ! »

— Le malheur arrive vite tout de même ! disait la caissière du grand magasin de mercerie à la première demoiselle de comptoir, avec cette philosophie banale et facile des indifférents, tandis que toutes deux regardaient les allées et venues du dehors, le visage collé aux vitres de la devanture.

— Dire qu'il n'y a pas quatre jours que cette pauvre M^{me} Mac-Laur a fait arrêter son coupé devant la porte et est entrée ici pour nous acheter du surah rose !... Vous vous souvenez, M^{lle} Fauret ? Elle avait bien besoin de surah rose !... Ah ! si on pouvait savoir ce qui vous attend d'un jour à l'autre !...

— Mais elle avait une maladie de cœur, la femme de chambre me l'a dit ce matin ; tout le monde n'a pas une maladie de cœur, se hâta d'interrompre la première demoiselle de comptoir, qui

éprouvait le besoin de combattre ces idées pessimistes.

— Bien des gens ont plus de causes d'avoir des maladies de cœur que M^{me} Mac-Laur, riche et bien posée, et heureuse comme elle l'était... Certes ! bien des gens ont plus de causes qu'elle n'en avait ! murmura la caissière, douée par la nature d'une pointe de sentimentalité.

Et elle joignit à ces paroles un soupir plein de sous-entendus.

A quelques pas de là, de nombreux équipages stationnaient devant la grille d'un vieil hôtel, celui du baron Mac-Laur ; à mesure que la journée s'avancait, elles s'en allaient une à une, emportant les visiteurs débarrassés de leurs condoléances, et le silence se rétablissait dans la rue, ordinairement calme et peu passante.

Dans le grand salon de l'hôtel, dont les volets clos laissaient filtrer très peu de la lumière déjà assombrie de cette soirée d'octobre, un domestique se préparait à allumer les lampes.

Quatre personnes se trouvaient en présence dans ce salon.

Un homme d'une quarantaine d'années, en grand deuil, affaissé dans un fauteuil, au coin de la cheminée, soutenait d'une main sa tête pâle, aux traits fins et distingués, encadrés de cheveux blonds où l'on eût eu peine à découvrir quelques fils d'argent ; son autre main retombait languissamment.

En face de lui, une fillette de quinze ans, assise toute droite sur sa chaise, son corps fluet drapé de noir, empreint d'une raideur où l'on sentait la tension de tous les nerfs dans un grand effort de volonté, tenait serrée contre elle une petite fille de quelques années plus jeune, toute rose, avec de grands yeux bleus et une forêt de cheveux blonds, légers, qui parsemaient comme de soies d'or le crêpe de sa robe sombre.

Le quatrième personnage arpentait le salon à pas lents, la main gauche passée dans le revers de son habit, et jetait de temps à autre, sur le tableau formé par le père et ses deux enfants, des regards attristés. C'était un homme de visage et d'allure énergiques, paraissant plus jeune que le baron,

bien qu'il eût sur les tempes, de chaque côté de son front large et intelligent, des mèches blanches rompant bizarrement la note sombre de ses cheveux et de sa moustache.

— Assez d'une lampe ! fit le baron, avec un geste impatient, au domestique, qui s'apprêtait à en allumer une seconde.

Le domestique se retira et, dans le salon à peine éclairé par la lampe qui fumait sans que personne s'en aperçût, tout rentra dans le silence. Six heures sonnèrent à la pendule ; le promeneur arrêta sa marche, resta quelques minutes sans parler, puis vint appuyer sa main sur l'épaule de M. Mac-Laur.

— Voilà six heures, mon ami ; il faut que je te laisse... C'est fini de ce pénible défilé. Je vais m'occuper de cette affaire pour laquelle on est venu te relancer ; fie-toi à moi, les choses vont être rétablies en ordre. Je reviendrai ce soir, du reste, t'en rendre compte et prendre de tes nouvelles. J'aurais préféré ne pas vous quitter si tôt, mais les événements les plus tristes de la vie ne doivent pas nous faire négliger nos responsabilités...

— Tu as raison, mon cher Vernède... Je suis heureux de t'avoir, car, seul, je n'aurais pas le courage de m'arracher... même pour un devoir...

— N'en parlons plus, je suis là ! Et, tous ces jours-ci, use et abuse de moi. Si tu peux me faire sentir que je te suis de quelque secours, je t'en aurai de la reconnaissance ; il est bien dur de se trouver si impuissant dans certains cas... Allons, courage, pauvre ami !... A ce soir.

Après avoir serré la main du baron, qui garda dans son fauteuil son attitude affaissée, Raoul Vernède s'approcha du groupe des petites filles.

— Bonsoir, Rosée, fit-il, embrassant la plus jeune et caressant sa tête blonde d'un geste plein de compassion et de tendresse.

— Bonsoir, petite, ajouta-t-il, se redressant pour embrasser également l'aînée ; repose-toi, n'est-ce pas. Fais manger cette enfant et qu'elle se couche de bonne heure. Toi, de même... il faut te garder forte... — et d'un coup d'œil il lui désignait son père, — on a tant besoin de toi ! Tu me comprends, Françoise ?

— Oui, ami, répondit-elle d'une voix basse et très mesurée, en inclinant la tête sur celle de sa sœur.

— Allons, c'est bien... A ce soir, Mac-Laur, c'est entendu.

Il traversa le salon d'un pas ferme et rapide, et sortit sans bruit.

Le père et les deux fillettes restèrent immobiles et silencieux pendant un long moment encore.

L'enfant blonde dormait tout à fait, appuyée sur les genoux de sa sœur, et celle-ci demeurait dans sa raideur glaciale, presque inquiétante, ses yeux seuls bougeant dans sa figure mince et pâle, pour se fixer tantôt sur son père, tantôt sur les tisons

qui fumaient et charbonnaient au fond de la cheminée.

Elle était petite pour son âge, avait le buste encore peu développé et les épaules trop étroites ; sa tête brune, aux cheveux ondes et épais, frappait d'abord comme un peu forte ; cette impression tenait surtout à ce que ses traits, trop arrêtés, lui prêtaient un visage plus âgé que ne le comportait le reste de son apparence. Sa chevelure très noire, ainsi que ses sourcils fins et allongés, sous lesquels s'ouvraient des yeux gris-bleu, changeants et profonds, achevaient de donner une note sérieuse, sévère même, à cette figure d'enfant.

Un domestique ouvrit une des portes du salon, donnant accès dans la salle à manger, où l'on put apercevoir la table servie pour le dîner. Il attendit un instant, puis, voyant qu'on n'avait pas remarqué son entrée, il toussa légèrement :

Personne ne bougea.

— Le... le... mada... monsieur le baron... mademoiselle est servie... balbutia-t-il d'une voix hésitante.

Les trois visages désolés se tournèrent vers lui avec une sorte de stupeur ; cette phrase maladroite ajoutait encore une meurtrissure à tous les déchirements de cette cruelle journée, en leur rappelant la formule accoutumée, familiale, qu'on ne devait plus jamais entendre.

Françoise eut un regard rapide vers son père ; celui-ci poussa un gémissement suivi d'une sourde exclamation de colère :

— L'imbécile !... les brutes ! ils ne vous épargneront rien... rien... rien !...

Ils passèrent dans la salle à manger, Renée (on ne l'appelait jamais que Rosée, surnom que lui avait donné sa mère dans sa petite enfance) s'attachant toujours à sa sœur, et pleurant tout bas.

C'était, depuis le grand malheur, qui remontait à trois jours, le premier repas de famille où ils se trouvaient de nouveau réunis. Pendant ces journées de bouleversements, de démarches et d'obligations pénibles et douloureuses, M. Mac-Laur s'était fait servir à des heures irrégulières, dans son appartement, tandis que ses enfants avaient toujours eu à leurs côtés quelques parents ou amis.

Pour la première fois ils s'asseyaient donc, comme « avant », à cette table ; et tous trois, instinctivement, portaient les yeux vers la place vide, vide, hélas, pour toujours !... la place où se rompait ce cercle de famille, cette chaîne dont l'anneau sacré et chéri avait été si brusquement brisé.

Quel repas !

M. Mac-Laur repoussait les plats, ou renvoyait son assiette pleine, après avoir fait l'effort de se servir ; nerveusement, ses doigts jouaient avec les objets d'argenterie placés près de lui, dont les heurts et les tintements sonnaient faux dans le grand silence de la pièce. Il parlait d'une voix dure et saccadée, au domestique troublé, son em-

pressement maladroit achevant de l'exaspérer.

Rosée pleurait sans bruit, mangeant littéralement son pain avec ses larmes, et un cercle bistré s'accroissait toujours davantage sous les yeux gris de Françoise, assise à la droite de son père, et plus pâle, plus rigide que jamais.

— Cette enfant va se rendre malade, dit tout à coup le baron de son ton de voix nerveux et irrité, en regardant Rosée, qui tamponnait ses yeux de son petit mouchoir déjà trempé. — Il aurait fallu la faire manger plus tôt... la mettre au lit... Que fait donc sa bonne ?

— C'est vrai, j'aurais dû y penser, moi, murmura Françoise de son timbre voilé ; mais elle va aller dormir tout de suite, quand nous aurons fini ; n'est-ce pas, Rosée chérie ?

Les larmes se mirent à couler plus rapides sur les joues de l'enfant, à ces paroles affectueuses ; M. Mac-Laur se leva, repoussant avec brusquerie sa chaise, et passa dans le salon, sans rien ajouter.

Françoise quitta sa place à son tour, aida sa petite sœur à se lever, lui essuya les yeux en l'embrassant, puis l'entraîna vers le salon :

— Viens dire bonsoir à papa.

M. Mac-Laur, debout devant la cheminée, les yeux fixés sur le tapis, ne les vit même pas s'approcher.

— Rosée veut te dire bonsoir, papa, articula Françoise.

— Oui, oui, qu'elle aille se coucher, cette enfant. — Il l'embrassa du bout des lèvres, et la repoussant dans les bras de sa sœur : — Emmène-la, emmène-la.

Puis, comme les deux petites filles restaient devant lui, hésitantes :

— Ah ! malheureux ! malheureux père que je suis ! s'écria-t-il, portant ses deux mains à son front.

Et, traversant à grands pas le salon, il sortit. On l'entendit refermer sur lui la porte de son cabinet de travail.

Françoise emmena Rosée, qui sanglotait, tout éplorée et désolée ?

— Papa est fâché, fâché contre nous ; pourquoi, dis, France, il est si fâché ?

— Il n'est pas fâché, chérie ; seulement, il a tant de chagrin ! C'est pour cela. Il faut tâcher de ne pas pleurer pour ne pas lui en faire davantage. Là, essuie tes yeux ; je vais te coucher moi-même, et tu vas dormir très vite.

Mais, une fois couchée, l'enfant fut prise d'un grand désespoir, en pensant à la mère si tendre et si aimée qui, chaque jour, venait embrasser et dorloter « son cher bébé » pour l'endormir.

— Tous les soirs elle venait... tous les soirs, tu sais, France !

Et, avec de gros sanglots, elle appelait : « Maman !... » en cachant sa tête dans l'oreiller, tout son petit corps secoué par la violence de ses pleurs.

Françoise, penchée sur elle, sans une larme dans ses yeux brillants et cernés, la berçait avec des mots câlins. Enfin, Rosée, épuisée par ses sanglots et toutes les émotions de cette journée, s'assoupit, la tête sur l'épaule de sa sœur.

Françoise, doucement, la reposa sur ses oreillers, puis elle sortit de la chambre et passa dans le corridor. Tout était calme dans la maison, et ce silence lui-même semblait plein de deuil. Françoise, pensive, mais toujours les yeux secs, resta un instant appuyée sur la rampe de l'escalier. Puis, à pas lents, elle descendit les marches et se dirigea vers le cabinet de son père. La main sur le bouton, elle écouta à la porte, avant d'ouvrir ; n'entendant rien, elle entra sans bruit et regarda.

La pièce élégamment meublée, plutôt fumoir que cabinet de travail, n'était éclairée que par un grand feu dont les flammes, s'élevant et retombant, caressaient de leurs chaudes tentures et les meubles confortables, groupés çà et là.

Françoise, ne voyant personne, eut un mouvement d'inquiétude.

Un bruit imperceptible lui fit tourner les yeux du côté d'un divan en partie dissimulé par le bureau chargé de papiers et de bibelots. Là, M. Mac-Laur était étendu, ou plutôt jeté, la tête enfoncée dans les coussins, le visage à demi caché par ses deux bras remontés sur ses yeux, dans ce geste instinctif par lequel nous essayons de nous isoler et de repousser loin de nous les images et les pensées importunes ou douloureuses.

L'enfant resta indécise, se demandant si elle devait avancer ou se retirer, puis l'immobilité de son père l'effraya :

— Papa..., dit-elle à mi-voix.

Le baron ne bougea pas.

Françoise eut un grand battement de cœur ; son imagination d'enfant, exaltée par cette première et terrible visite du malheur, hôte inconnu jusque-là, lui suggéra une idée affreuse :

— S'il était mort, lui aussi !...

Elle s'élança vers le divan. Sur le tapis épais, ses pas restaient silencieux ; elle se pencha au-dessus son père, les yeux dilatés... La respiration un peu haletante du baron effleura son visage, et elle se releva avec un soupir de soulagement :

— Il dort... Il dort très bien ! Il dort comme Rosée, ajouta-t-elle.

En effet, le sommeil du baron semblait celui d'un enfant brisé de fatigue, dont la poitrine est encore agitée par le chagrin sur lequel il s'est endormi.

— Pourvu qu'il n'ait pas froid, murmura Françoise, maman avait toujours peur qu'il ne prit froid... Maman !...

Ce mot glissa sur ses lèvres, faible comme un souffle.

Elle chercha des yeux autour d'elle, puis quitta sans bruit la chambre et revint munie d'une couverture de voyage, qu'elle étendit sur son père,

avec mille précautions pour ne pas l'éveiller. Cela fait, elle se dirigea vers la cheminée et alluma deux bougies.

— Il ne faut pas qu'il se trouve au noir, en s'éveillant, se dit-elle avec un petit frisson, comme si elle eût éprouvé elle-même le sentiment d'abandon et de solitude de ce réveil dans l'obscurité.

Françoise s'assit près du feu et resta un long moment, les mains jointes, les yeux fixés sur les braises ardentes; enfin elle secoua la tête, jeta autour d'elle un regard tout plein de désespérance et, se levant, prit un des flambeaux. Avant de sortir, de loin, elle examina encore son père.

— Comme il dort, pauvre papa! fit-elle à voix basse, d'un air d'étonnement et d'envie.

Elle gravit de nouveau l'escalier solitaire et silencieux, ses pas se ralentissant à chaque degré. Sa chambre était voisine de celle de sa sœur; elle en prit d'abord le chemin; puis, comme saisie d'une résolution subite, elle traversa le vaste corridor dans toute sa largeur et, ouvrant une porte qui faisait vis-à-vis, s'arrêta sur le seuil, élevant la lumière qu'elle tenait.

Dans cette chambre régnait une atmosphère particulière, un parfum mystique d'encens, de fleurs fanées, de cierges fumants. Les meubles étaient rangés contre les murs, les tentures avaient des plis rigides; le lit, au fond de la pièce, dressait son baldaquin de damas sombre, au-dessous duquel se détachait le chevet, tendu de blanc comme un autel. Tout auprès, sur une table, un buis trempait dans une coupe et deux flambeaux étaient disposés à côté, gardant encore leurs cierges éteints dont l'un, brisé par le milieu, penchait au-dessus de la nappe blanche.

C'était la chambre de la morte, le lit où, le matin encore, elle avait reposé, si belle, si calme dans son dernier sommeil, si bien elle-même, avec son sourire aimant, qu'on aurait cru qu'aux sanglots des siens, elle allait se dresser et dire : « Mes bien-aimés, pourquoi pleurez-vous? »

Françoise referma la porte, posa la lumière sur une console et s'approcha du lit. Un instant, elle le contempla, suivant des yeux l'empreinte vague, creusée à la place où le corps avait reposé; puis elle se laissa tomber à genoux, le visage enseveli dans les draps. Un sanglot la secoua; elle essaya de pleurer, mais ses yeux restaient secs.

Alors, malgré elle, ses pensées se mirent à remonter le cours de tous les incidents des trois dernières et terribles journées... La cérémonie du matin... les paroles de consolation, banales ou bienveillantes, qu'on lui avait murmurées... les fleurs et les couronnes amoncelées sur le cercueil d'abord et jonchant, ensuite, la terre autour de la tombe... Puis les deux jours précédents, avec les allées et venues mystérieuses dans la maison, les coups de timbre incessants, les domestiques affairés, parlant à voix basse, comme épeurés; les

sanglots de son père ou ses éclats de voix, pleins de désespoir et d'irritation, s'élevant parfois derrière la porte de son appartement où il se tenait enfermé avec M. Vernède, qui lui parlait, le calmait, le suppléait en tout, même auprès des enfants, que le malheureux ne pouvait supporter de voir... Et les gens aux allures bizarres et obséquieuses, habillés de noir et cravatés de blanc, que l'on escortait dans l'hôtel et qui entraîaient d'un pas assuré, comme s'ils y eussent eu des droits incontestables... Et, toujours, planant au-dessus de tout le reste, l'impression indéfinissable et oppressive de sentir ici, là, partout, le frôlement mystérieux de cet inconnu, être ou chose, invisible, insaisissable et affreux, qui est entré comme un voleur et se tient caché on ne sait où, avec le trésor qu'il vous a dérobé!...

D'instinct, sans le bien définir, c'était tout cela ce qu'avait éprouvé Françoise, et elle le ressentait de nouveau.

Elle essaya de prier; ses lèvres enfantines murmurèrent : *Notre Père!* mais elle ne put continuer; ses pensées lui échappaient et la reportaient *au jour*, au soir, plutôt, où le malheur était arrivé comme la foudre.

— Quand nous étions si heureux! sanglota l'enfant.

Et elle se revit dans cette même chambre, auprès de sa mère qui, debout, devant la fenêtre, lui nouait un ruban dans les cheveux. Elle se rappela le spasme affreux qui avait jeté tout à coup Mme Mac-Laur sur la chaise longue, tandis qu'elle, à genoux à terre et affolée, criait : « Maman! Maman! » Cela n'avait duré qu'une minute; sa mère s'était calmée, mais elle était restée si pâle et les yeux fermés!... Puis, Françoise l'avait entendue lui dire d'une voix tellement singulière et grave, qu'elle en était demeurée toute saisie :

— Françoise... si je mourais... ton père, ta sœur... Rappelle-toi que tu es l'aînée... l'aînée...

A ce moment, le baron était entré, et Mme Mac-Laur lui avait dit :

— Je ne me sens pas bien, mon ami.

Alors, comme il se penchait sur elle, inquiet, soudain, la tête de sa femme avait roulé sur son épaule et... tout avait été fini.

Ainsi Françoise, les mains crispées, la tête rejetée en arrière et les yeux perdus dans le vague, regardait se dérouler en elle ces tableaux des souffrances qui lui avaient été soudain révélées. Elle se répétait cette phrase, qui l'avait tant impressionnée, sans que, dans l'émotion du premier moment, elle l'eût bien comprise; maintenant, elle cherchait de tout son pouvoir à comprendre : « — Rappelle-toi que tu es l'aînée!... Je suis l'aînée!... »

Elle pensa à Rosée, avec sa petite tête blonde, son corps frêle, et sentit germer dans son cœur un désir de protection, un élan d'amour presque maternel pour sa petite sœur.

— Oh ! je l'aimerai, je l'aimerai tant ! Je l'aimerai pour vous et pour moi, mère !... Je suis l'aînée, je n'oublierai pas !...

Puis elle eut une vision de son père, dormant, en bas, dans sa pose désolée ; de son père sur qui la pauvre morte avait veillé toujours, avec une sollicitude si tendre et si inquiète, et Françoise murmura encore :

— Je suis l'aînée, je suis l'aînée !

Son front retomba sur le chevet du lit ; et elle s'exalta à la pensée du dévouement constant, dans les petites et dans les grandes choses, qu'il lui faudrait déployer pour accomplir la dernière volonté de sa mère :

— Je ferai tout ! tout ! disait-elle, comme parlant à la morte, je vous le promets ! Je ne taquinerai plus Rosée, non, plus jamais, maman !... et je ne la tyranniserai pas non plus... Je veillerai sur elle, toujours, comme vous l'auriez fait, vous... et sur papa aussi... Ils ne manqueront de rien, je vous le promets. Mais je ne pourrai pas les empêcher de manquer de vous... Oh ! mère, mère !... je ne peux pas pleurer ; je n'ai donc pas de cœur !... Oh ! maman, maman chérie, vous savez bien pourtant, vous savez !... Et je voudrais bien pleurer, j'ai si mal, si mal !...

Comme si la mère eût entendu cet appel désespéré, un flot de larmes monta enfin aux yeux de l'enfant, et de gros sanglots, qu'elle essayait d'étouffer dans l'oreiller du lit, détendirent ses nerfs surexcités. Tout en pleurant elle répétait à mi-voix :

— Je vous promets... l'aînée... Je n'oublierai pas !...

Combien de temps demeura-t-elle ainsi ? Françoise n'en sut rien. La porte s'ouvrit sans qu'elle s'en rendit compte ; et, tout à coup, une main compatissante la releva, tandis qu'une bonne voix, qu'elle connaissait bien, murmurait à son oreille des mots pleins de reproches émus.

— Françoise, ma chérie, pourquoi venir ici ?... Tu vas te faire mal... Viens avec moi, pauvre enfant, viens ! Tu sais qu'il te faut être forte et courageuse.

M. Vernède, c'était lui, la souleva dans ses bras vigoureux, et la portant presque, car Françoise, vaincue, n'avait plus même la force de se soutenir, il l'emmena hors de la chambre mortuaire. Pour la calmer, il lui parlait en phrases entrecoupées :

— Quand je suis revenu, tout à l'heure, Julia m'a dit que tu étais près de ton père... je ne t'y ai pas trouvée... Je suis monté pour m'informer, et je t'ai entendue pleurer, à travers la porte... Pleurer, là !... seule !... Françoise, ma pauvre petite !...

Françoise ne pleurait plus ; ses grands yeux graves se fixèrent, avec une expression qu'il ne leur connaissait pas, sur ceux du compagnon de son père, l'ami auquel elle donnait ce titre par excellence, et dans lequel elle avait confiance comme en son père lui-même.

— J'étais venue là pour *lui* parler, commençait-elle.

— Oui... oui, enfant, calme-toi...

— Je suis calme, ami, vous voyez bien ; et je serai forte et courageuse : je suis l'aînée... elle me l'a dit ; il faut que je sois l'aînée, et je le lui ai promis, tout à l'heure... Je n'avais pas bien compris, quand elle me l'avait dit ; mais, maintenant, je sais... Je serai l'aînée ; vous pouvez être tranquille, ami.

Vernède la tenait toujours dans ses bras ; il la regarda un instant, sans parler, puis, doucement :

— C'est bien... Alors, il faut te reposer, maintenant ; te coucher, essayer de dormir.

— Oui, dit Françoise, avec le même calme résolu ; je vais aller dans ma chambre.

— Laisse-moi te conduire ; tu es brisée, tu ne te soutiens plus ! Veux-tu me laisser t'y conduire !

— Je veux bien, répondit-elle, un peu surprise du ton presque suppliant pris par Raoul Vernède, et qu'il parût lui demander l'autorisation (une autorisation à elle !) de faire une chose aussi simple.

Il la déposa sur un fauteuil, dans sa chambre de fillette, toute blanche et parée, où partout se sentait, dans les moindres détails, la main attentive et aimante de celle qui ne devait plus jamais en franchir le seuil.

— Je vais sonner Julia, dit Vernède d'une voix basse, qu'il fut étonné lui-même de sentir si recueillie et émue.

— Oh ! non ! interrompit Françoise, personne ! Je n'ai pas besoin d'elle ; je me déshabille toujours seule...

— Oui, mais, ce soir, tu ne peux pas rester seule ; il faut qu'elle t'aide... il le faut ! Sois raisonnable.

Françoise laissa retomber sa tête sur le dossier du fauteuil, sans protester davantage.

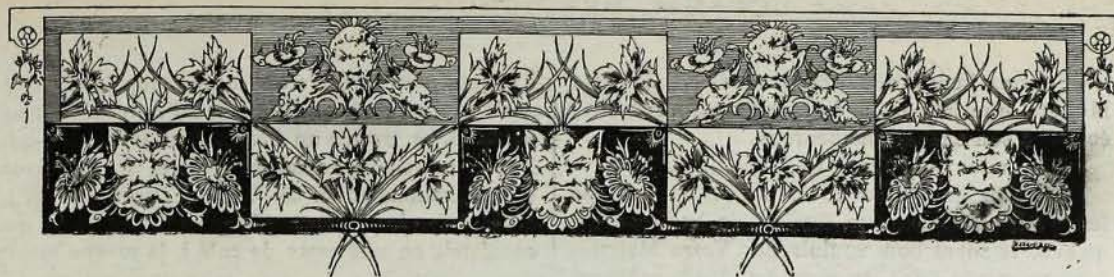
Vernède posa le doigt sur le bouton électrique et, après un dernier regard à la jeune fille, se retira d'un pas lent et respectueux, dont l'allure n'aurait pu manquer de frapper Françoise, si ses paupières, lourdes de larmes, ne s'étaient trouvées closes et son corps frêle, brisé et anéanti.

— Singulier ! fit Raoul Vernède, se parlant à lui-même, eu redescendant l'escalier, la physiologie toute songeuse... Quel âge a-t-elle donc ? — et il compta sur ses doigts. — Seize ans du mois dernier... Une enfant !... Ah ! le malheur est un maître terrible qui ne compte pas les années... Hier, une enfant ; aujourd'hui, une femme... Car c'était une femme qui me regardait tout à l'heure... et une enfant qui me parlait... mélange bizarre... Une enfant que j'ai tenue sur mes genoux ! Est-ce croyable ? Etrange, étrange !...

Et il ouvrit la porte du cabinet de travail, où le baron, réveillé, l'attendait, assis auprès du feu, la tête dans ses mains.

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine

La température du cœur. — Les modes et le style du Négus. — Une tasse de café de 20,000 livres. — Le feuillet de la portière.



AUTRE matin, je descendais la rue du village, cette rue banale que tout le monde connaît, avec ses modestes devantures dont les petites vitres verdâtres abritent les pains semi-blancs du boulanger, l'unique globe rouge du pharmacien, la dernière gravure d'il y a deux ans de la tailleur. Toutes choses dont les naturels du pays sont si fiers qu'ils ont baptisé cette voie somptueuse : la *Grand'rue*. Je descendais donc la *Grand'rue* vivement, car le froid était piquant, lorsqu'au détour de la *rue aux Vaches* un bambin qui allait encore plus vite que moi, serrant ses sabots sur son cœur, vint s'abattre dans mes jupes. Les sabots volèrent dans tous les sens, et le bonhomme, ahuri par la violence de l'abordage, me regarda avec une sorte d'inquiétude. Comme je souriais, il rit tout à fait, et, voulant être aimable, me souhaita une bonne année, ce qui était un peu tôt ou un peu tard, vu la date : 30 décembre. Pour reconnaître son bon procédé, je l'embrassai et lui demandai ce qu'il appelait une bonne année. Il me répondit sans hésitation et toujours riant :

— C'est une année où on a chaud.

Et enhardi par mon accueil, tout en me donnant cette définition très spéciale, il introduisait doucement ses pattes gelées dans mon manchon, de l'air de quelqu'un qui goûte un bonheur parfait.

Pauvre p'tiot ! Sa veste était mince ; ses chaussons, élimés par l'usure, laissaient voir à travers leurs mailles élargies la peau rose de ses petits pieds ; je rebroussai chemin jusqu'à mon logis, où, nouveau saint Martin, je lui donnai non pas une moitié mais une totalité de pèlerine tricotée, dans

laquelle il se drapa comme un hidalgo, puis je repris la *Grand'rue*, méditant sur les paroles du petit malheureux : « Une bonne année est une année chaude ».

C'est vrai, pourtant ! bien que ça n'en ait pas l'air et qu'il y ait quelques petites objections à formuler ; par exemple, en Hindoustan, où la peste décime les populations, on ne tient pas autrement à la chaleur, pas plus qu'en Laponie, où les Groënlandais viennent d'achever leur confortable installation dans une grosse boule de neige, qu'il leur serait bien désagréable de voir fondre aux rayons du soleil. Mais, malgré cela, mesdemoiselles, je me sens portée aujourd'hui à vous souhaiter une chaude année ; chaude par le cœur, par les affections, par le dévouement donné et reçu. Puisse votre vie, pendant ces douze mois, être ouatée contre les rigueurs de la froidure ; n'ayez ni cette onglée morale qui amène les larmes aux yeux tout comme l'autre, ni cette âpre bise des douleurs imprévues qui passent comme une rafale d'angoisse dans l'âme, ni toutes les froidures qui serrent le cœur. Ayez bien chaud, mes enfants, c'est le vœu de votre fidèle chroniqueuse.

Puisque nous en sommes à la question température, restons, si vous le voulez bien, sous la canicule pour parler un peu de ce fameux Négus qui vient d'étonner notre vieille Europe sceptique par la grandeur vraiment royale de ses procédés à son égard. En voilà un empereur que j'aime ! Et quel style, quelle simplicité sublime dans ses phrases toutes d'un jet. Ce qu'on peut faire pourtant avec un sujet, un verbe et un complément direct... Je ne regrette qu'une chose : c'est sa toilette ; vraiment il est pénible de se représenter cet empereur éthiopien, ce descendant de Salomon, qui a comme une auréole de prophète autour de sa tête inspirée, vêtu d'une couverture et coiffé d'un feutre mou. Je lui voudrais une tiare, un manteau d'or, des sandales brodées de perles, comme un roi mage. Mais c'est égal, il a une belle plume, comme disait mon grand-père, et les rois blancs me paraissent tout petits à côté de cet empereur noir, lorsque je lis sa correspondance et que je lis les sentiments qui l'ont dictée :

« Je suis heureux de faire connaître à Votre Majesté que la paix a été signée aujourd'hui », écrit-il à son ennemi malheureux.

« Dieu nous maintienne toujours amis.

« Sachant que le 20 novembre est une grande fête pour votre auguste famille, je suis content qu'avec le royal bon vouloir de Votre Majesté, nous puissions faire de cette date mémorable un jour de joie pour « les pères et les mères des prisonniers italiens ».

Les sentiments les plus délicats sont contenus dans ces lignes. Celles qu'il adresse à la France sont un chef-d'œuvre de diplomatie digne du grand siècle par la finesse de l'intention et la grâce de la forme :

« Dieu ayant permis que nous rendions la paix à notre peuple, nous sommes heureux que nos amis s'en réjouissent avec nous.

« MÉNÉLICK. »

Voilà certes un faire-part que n'eût pas désavoué le marquis de Lyonne, ce fin diplomate que Mazarin avait jugé digne de lui succéder.

C'est un anniversaire qui me remet ce nom en mémoire, l'anniversaire de la vulgarisation du café en France qui vient de se reproduire pour la 227^e fois. Savez-vous, mesdemoiselles, que ce breuvage exquis avait obtenu ses lettres de naturalisation chez nous à la suite d'une migraine ministérielle. En ce temps-là il y avait profit aux malaises officiels ; mais passons. Donc, M. de

Lyonne, pour avoir trop soupé, trop veillé, trop parlé et trop joué, quelques-uns disent même trop travaillé, se trouva un beau matin si malade que Fagon lui-même, le savant Fagon, y perdit son latin. L'ambassadeur de Turquie, un Soliman, je crois, intervint alors et offrit son remède à lui qui consistait en une tasse de café à la turque servie dans une petite porcelaine supportée par un coquetier en filigrane, comme on en voit encore dans tous les bazars. Fut-ce l'appareil inusité de la cérémonie qui se fit en grande pompe, avec des domestiques coiffés de chéchias, offrant la liqueur exquise à genoux dans ces coquetiers d'or, fut-ce la vertu du kawa, mais soudain de Lyonne se sentit guéri, et à sa suite il devint de bon ton d'avoir la migraine et de la faire passer avec le divin moka ; on s'invitait pour le déguster, d'abord à la cour, puis à la ville, puis en province. De Lyonne, guéri de son malaise, mais non de sa passion, perdit le soir même de sa guérison vingt mille livres au passe-dix, ce qui lui fit peut-être regretter l'énergie du remède.

Je voulais vous raconter une histoire de souter-rain à faire dresser les cheveux sur la tête ; il y avait des squelettes, des nonnes, des revolvers, des concierges, un trésor ; cela se passait sous terre, naturellement, à Paris, là-haut, sous la montagne sainte de Montmartre, pour aboutir on ne sait où, peut-être dans votre cave... mais la place me manque pour développer ce roman-feuilleton ; je m'arrête ; finissez sans moi.

C. DE LAMIRAUDIE.

LA RONDE

*Dans la cour où s'agite une ronde d'enfants
S'élève un chœur sonore et lent de voix naïves,
Où rien ne tremble, où rien n'hésite, où, triomphants,
Les rires sonnent clairs sur les notes plaintives.*

*Les larges corridors et les vieux escaliers
Sentent frémir leur ombre où palpitent les ailes
Des sons rêveurs ; il chante en l'écho des piliers
Cet air ancien fleuri sur des lèvres nouvelles.*

*Un murmure flottant aux souvenirs lointains,
Parmi des reflets blancs de claire mousseline,
Où tremble la lueur errante des matins
Et des mots égarés de prière enfantine !*

*Et tous ceux que le bruit de ces petites voix
Eveille dans le rêve ou la mélancolie,
Croient entendre chanter, vivre comme autrefois,
Leur enfance, en sa robe bleue ensevelie.*

*C'est que de ce refrain monotone et plaintif
Deux genoux caressants ont marqué la mesure,
Qu'il gardera toujours son rythme primitif,
Et que bien plus qu'un chant encor, c'est un murmure,*

Mme DAUDET.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.
